



LA NOUVELLE
RELÈVE

Directeurs : Robert Charbonneau et Claude Hurtubise

HENRI LAUGIER

Mission de l'Université d'Alger



Pastiches et parodies



La survivance de l'Europe



Mai

Volume III, No 4

MONTREAL
1944



LA NOUVELLE RELÈVE

Fondée en 1934

Directeurs : Robert Charbonneau
Claude Hurtubise

Sommaire

HENRI LAUGIER	Mission de l'Université d'Alger	193
ROGER PICARD	Pastiches et parodies	198
ANNE HEBERT	Prélude à la nuit	209
LUIGI STURZO	La poésie dans la Divine Comédie (II et fin)	210
BERTHELOT BRUNET	Primaires et doctrinaires ou l'école des dupes VII	219

CHRONIQUES

Jeune Poésie

ACHILLE CRAUZE : Poème — CLAUDE ROUSSEAU : Conte de peu de joie.
— GABRIEL CHARPENTIER : La brebis qui s'en va.

La musique

HENRI ROVENNAZ : La passion selon Saint-Mathieu.

La science

J. BENOIT : Lavoisier, l'homme, le physiologiste.

Les revues

MARCEL RAYMOND : Notes sur la poésie, Hémisphères.

La politique

RICHARD PIRQUET : La survivance de l'Europe.

L'abonnement à 10 numéros : Canada, \$2.00; étranger, \$2.25. Payable
par mandat ou chèque au pair à Montréal, négociable sans frais.
60 ouest, rue Saint-Jacques, Montréal. HArbour 3924.

Mai 1944, Vol. III — Numéro 4

Le numéro : 25 cents

LA NOUVELLE RELEVÉ

Mai 1944

Vol. III — Numéro 4

MISSION DE L'UNIVERSITÉ D'ALGER¹

L'Université d'Alger est la première université française, libérée par le Combat des Nations unies, libérée de l'oppression physique et intellectuelle, qu'imposaient à son activité, la menace allemande et un régime maintenu en France par la tolérance ou la volonté de l'ennemi. L'Université d'Alger est libre aujourd'hui de reprendre son action dans le combat de la Pensée française, pour la Victoire commune. Déjà, des élections régulières se sont déroulées dans les facultés, et à l'Université; et vous avez devant vous des conseils de facultés, un conseil de l'Université, des doyens et des assesseurs qui ont été librement choisis par leurs pairs, conformément à la tradition constante de l'Université française sous la législation de la République. Et je salue ici, de nouveau présents parmi nous, les nôtres qui avaient été écartés de l'Université pour des raisons raciales, et qui ont repris au milieu de leurs collègues leur place dans le combat de la France.

Un décret du Comité français de la Libération nationale a confié d'autre part à l'Université d'Alger, la mission émouvante de représenter, dans leurs rapports avec les universités des pays alliés, toutes nos universités françaises, aujourd'hui baillonnées et muettes dans leur martyre. Ainsi les circonstances imposent à l'Université d'Alger, un haut devoir et des responsabilités sévères, complexes et précises, responsabilités vis-à-vis de l'Algérie, responsabilités vis-à-vis de la France, responsabilités vis-à-vis de la pensée universitaire dans le monde allié. Je porte ici témoignage que l'Université tout entière, ses étudiants, ses professeurs, ses chefs, sont prêts à faire face résolument à ces responsabilités, et à se montrer dignes des graves devoirs vis-à-vis de la Patrie que leur impose l'heure présente.

Vis-à-vis de l'Algérie, l'évidente mission de l'Université est lourde. Par un enseignement libre, respectueux de la méthode scientifique dans toutes les disciplines, former l'élite dont dépendra demain la grandeur et l'essor de ce jeune pays où restent enfouies tant de ressources matérielles, où restent encore inutilisées tant de ressources intellectuelles et humaines. Par l'exercice de la pensée libre, de la

(1) Discours prononcé à la séance solennelle d'ouverture des Facultés, le 18 décembre 1943, à Alger.

libre discussion et de la libre critique, dissiper les miasmes délétères que trois ans de propagande mensongère, et d'oppression des esprits ont répandus sur ce pays dont la vocation est une vocation de lumière et de clarté. Aider la jeunesse algérienne, à retrouver par delà des années de souffrance et de ténèbres la continuité avec la pensée française; développer largement pour un programme d'avenir, les institutions d'enseignement, à tous les degrés, primaire, secondaire, supérieur, technique; appeler, sur un rythme accéléré les populations musulmanes, dans le respect de leur personnalité propre, aux bienfaits de la culture; voilà les lignes générales qui, à mes yeux, définissent le cadre de l'action de l'Université d'Alger en terre algérienne, pour les jours à venir.

Mais les devoirs de l'Université d'Alger ne sont pas seulement des devoirs algériens, ce sont aussi des devoirs d'Empire. L'Université d'Alger est la tête de pont de la pensée française sur les territoires de l'Empire, et c'est la seule université existant dans l'Empire français. C'est donc dans son atmosphère propice que doit s'ordonner l'activité intellectuelle de ces immenses territoires dont l'essor technique est décisif dans la grandeur française. Pardonnez à un homme qui a consacré toute sa vie à la recherche scientifique, à son organisation en un service public autonome, de vous dire combien de toute sa foi en le développement de la connaissance humaine pour le progrès des sociétés, combien il souhaite que la Recherche scientifique appliquée aux besoins de l'Empire français, soit largement développée, dotée de tous les moyens d'action nécessaires par le Comité de la libération nationale, et centrée autour des ressources intellectuelles de l'Université d'Alger qui est prête à apporter sa collaboration passionnée à cette œuvre d'intérêt national.

Je manquerais à mon devoir si, devant cette audience, je ne disais pas toute ma pensée. Lorsque se livre un combat naval, terrestre ou aérien, lorsque des êtres de chair et de sang sont la proie des flammes, des balles, des obus ou des torpilles, tous ces gestes de la bataille font intervenir en quelques secondes, quelquefois en quelques fractions de secondes, toutes les techniques de toutes les sciences: les mathématiques, la balistique, la mécanique, la physique sous toutes ses formes: physique du métal, physique des moteurs, optique, radiocommunications, la chimie des explosifs, l'aérodynamique, la résistance des matériaux, etc... etc... Un combat n'est autre chose qu'une épreuve expérimentale, un examen où s'affrontent, se confrontent et se comparent les efficacités des recherches effectuées au cours d'un passé ancien ou récent, par les conseils nationaux de recherches, par les ingénieurs et les techniciens des pays en guerre... Dans

l'ombre des batailles qui écrivent l'Histoire, c'est le combat silencieux des conseils de recherche, qui est un élément décisif, l'élément décisif de la victoire... Lorsque la paix sera venue, commencera le dur et ardent combat de la paix. Dans le combat pacifique des Nations, dans la concurrence pacifique des nations, dans la collaboration pacifique des nations, ce sera encore l'activité de recherche, ferment du progrès industriel, agricole, culturel, qui entraînera la décision. Le succès ira aux nations qui développeront aux limites de leur possibilité l'activité des hommes de science, des ingénieurs et des techniciens. Il ira aux nations qui doteront avec générosité, avec prodigalité leurs organismes de recherche.

Disons-le loyalement, dans l'Empire français, l'effort qui a été entrepris reste dérisoire par rapport à celui qui reste à entreprendre. Faire l'inventaire de toutes les ressources minéralogiques, zoologiques, botaniques des colonies françaises; étudier la biologie des peuples et des races; perfectionner les techniques agricoles, par le développement des laboratoires chargés d'étudier les sols, l'augmentation du rendement des cultures, l'amélioration des semences, l'acclimatation d'espèces botaniques ou zoologiques nouvelles; poursuivre l'utilisation des ressources naturelles connues ou à créer pour la fabrication de produits de synthèse, carburants, caoutchouc, matières plastiques, entreprendre avec de grands moyens toutes les recherches de parasitologie, d'épidémiologie, d'assainissement, toutes les recherches de nutrition destinées à améliorer la santé physique et l'hygiène mentale des populations de l'empire, voilà quelques-unes des grandes tâches qui s'imposent à la France, à l'Algérie, et à l'Empire rénovés...

Ceci n'est pas un rêve chimérique; je l'ai vu largement réalisé dans les grands pays d'où je viens. J'ai rapporté des États-Unis les comptes rendus des recherches agricoles qui s'y poursuivent sur leur immense territoire. Là-bas des centaines et des centaines de laboratoires et de fermes expérimentales utilisant des milliers de chercheurs, utilisés à plein temps, travaillent au perfectionnement des techniques agricoles. Des efforts aussi puissants y sont poursuivis dans tous les autres domaines de la recherche appliquée. L'Angleterre a développé sur son sol, et dans tout son Commonwealth, un programme de recherche scientifique appliquée aux besoins pratiques, de dimensions colossales. Séparé par la distance et par la langue, de nos amis de l'U. R. S. S., je connais moins le détail à leur effort, mais je sais, par des exposés d'ensemble que dans les plaines de Russie, des milliers de chercheurs animés par une foi inébranlable dans les bienfaits de la science, poursuivent une action tenace de révolution des techniques, dans tous les domaines.

Je le demande, quel manque de courage civique, quelle timidité dans l'imagination ou quelle parcimonie dans le sacrifice financier, pourrait empêcher la science française, d'aborder cette grande tâche, dont l'accomplissement sera décisif pour la grandeur française ? A cette tâche, l'Université d'Alger est résolue à apporter son concours, avec toutes ses forces, avec tout son dévouement à l'avenir de la Patrie.

L'Université d'Alger est également consciente des immenses devoirs qui s'imposent à elle vis-à-vis des universités françaises et vis-à-vis des universités alliées. Nous sommes ici libres, par un privilège, privilège que nous devons les uns à notre volonté, les autres aux circonstances de la guerre. Pour tous, c'est un immense privilège qui impose aux uns et aux autres des charges redoutables. En France, la pensée restée libre est clandestine. En France, si l'on écarte quelques universitaires misérables, à qui la trahison a procuré le pouvoir, toute l'Université a été à la pointe du combat libérateur. L'hitlérisme a célébré son arrivée au pouvoir en Allemagne par de monstrueux bûchers où se consumaient dans les flammes les livres des hommes qui sont la gloire de l'humanité en marche vers l'avenir. Dans les pays qu'il opprime, l'hitlérisme s'efforce d'abord de détruire l'intelligence et l'Université est sa première cible, son premier objet de persécution. Saluons ici tous nos collègues qui gémissent dans les prisons, dans les camps de concentration; saluons la mémoire de ceux qui sont morts pour la liberté de pensée; ceux qui ont été torturés et martyrisés avant de mourir; saluons tous ces étudiants héroïques qui ont défié l'ennemi et qui dans l'obscur combat d'une résistance sans merci risquent tous les jours leur vie pour la survie de la France. Pensons à chaque instant de notre journée de labeur, que nous représentons, ici, libres, la pensée de la France muette; et qu'il ne sorte de nos bouches pieuses que des paroles en accord avec la volonté de combat de notre Patrie.

Aujourd'hui, nous avons conféré le grade de docteur honoris causa, à un grand universitaire anglais, ami de la France, et spécialiste éminent des problèmes d'orientalisme.

Il y a de longs mois que l'Université avait mis en marche les délibérations de ses conseils pour décerner cette haute distinction à M. Gibb. Aujourd'hui, sa présence parmi nous, nous permet de lui dire notre amitié et la joie que nous avons de le compter au nombre des savants étrangers qu'un lien précis unit à notre Université.

Dans quelques mois, l'Université a l'intention, dans une séance solennelle, de décerner des grades de docteurs honoris causa à plusieurs savants ou hommes de lettres ou hommes d'action appartenant

aux pays alliés, aux pays des Nations unies. Elle montrera ainsi la volonté qu'a la France de dédier une activité passionnée à la liaison intellectuelle internationale, et la volonté qu'a la France de rester fidèle à sa grande tradition de pensée universelle et humaine.

Quand on a, comme moi, au hasard de missions universitaires, ou dans l'Odyssée de l'exil, connu presque tous les peuples d'Europe et d'Amérique, l'on sent avec une émotion profonde toute l'amitié, toute la tendresse que tous les peuples du monde portent à la France, à la nation française, à la pensée et à la culture françaises. C'est un immense capital de dévouement dont dispose notre Patrie, dans tous les pays libres; il nous a été acquis par tous les héros qui ont fait la France; par tous les penseurs et tous les hommes de science qui ont fait la culture française, la culture de « l'honnête homme » universellement admirée dans l'univers; il nous a été conquis par le sacrifice de tant d'enfants de France qui sont tombés au cours des siècles dans le combat pour la Liberté, au service de l'Humanité tout entière. Ces liens émouvants de l'esprit et du cœur, entre la France et les pays de liberté, sont une des richesses de notre Patrie; nous en sommes aujourd'hui dépositaires et comptables devant elle. L'Université d'Alger a la mission de les maintenir, de les consolider, de les développer aux limites de ce qui lui sera possible.

Mes chers amis, de l'Université d'Alger, voilà les tâches de combat qui s'imposent à vous dans l'heure sombre, mais pleine d'espérance où nous sommes. Prêtez l'oreille, et entendez la voix douloureuse qui sort des lèvres exsangues de la France, de la chère France qui vous dit : « Universitaires d'Alger, vous êtes à chaque minute de votre vie, à chaque geste de votre action, responsables du prestige de la Patrie, que toutes vos forces soient tendues vers sa délivrance et vers le renouveau de la grandeur française... »

Amis, doyens, professeurs, étudiants, j'ai confiance que vous entendrez cette voix émouvante. J'ai confiance que l'Université d'Alger, face à ses responsabilités, remplira ses devoirs; et j'ai confiance qu'au jour béni de la Libération, lorsque nous reverrons, triste et radieux, le visage de lumière de la France libérée, l'Université d'Alger, ayant accompli sa noble tâche, aura bien mérité de l'Université française et de notre patrie, la France.

HENRI LAUGIER

PASTICHES ET PARODIES

A la veille de la Guerre de 1914, — au temps où la France était heureuse, — parut un volume dû à deux hommes d'esprit et qui connut un succès si grand qu'il dure encore aujourd'hui. C'était « *A la manière de...* », par Paul Reboux et Charles Muller. Les auteurs s'étaient amusés à pasticher, sur le mode ironique, de grands écrivains, français et étrangers, classiques ou modernes, mais tous très connus d'un très large public.

Quel que fût le respect ou l'admiration qu'on eût pour ces grands auteurs, on ne pouvait s'empêcher de sourire ou de rire franchement de la malice ou de la cocasserie des œuvres qui leur étaient attribuées. Les pasticheurs s'étaient ingénies à faire saisir les côtés faibles de leurs modèles, ce qu'il y avait, dans leur art, de procédés, de singularités, en choisissant à dessein des sujets ou des expressions de style qui outraient les caractères habituels des œuvres parodiées.

Le pastiche, qui consiste dans l'imitation, avouée et volontaire, d'un auteur connu, est très ancien et son champ est très vaste. Il est ancien et il suffit de consulter *l'Anthologie du pastiche*, que Léon Deffoux et Pierre Dufay ont publiée, il y a quelque vingt ans, (1926), pour voir que, dès ses débuts, notre littérature l'a connu et en fournit des exemples excellents.

Il a un champ très vaste, et s'attaque non seulement à la littérature proprement dite, mais aussi aux écrits politiques et même, — car l'irrévérence des pasticheurs est grande, — aux textes religieux. On pourrait citer nombre de très anciens pastiches de textes liturgiques ou sacrés, datant d'époques où pareille plaisanterie n'allait pourtant pas sans danger. Il est arrivé que des propagandistes politiques fissent, du pastiche, le style ordinaire de leurs écrits les plus sérieux. C'est ainsi que, pendant la Commune, Eugène Vermersch, Alphonse Humbert et le joyeux Maxime Vuillaume, que j'ai connu en ses vieux jours, publiaient un journal : *le Père Duchêne*, qui pastichait, avec application et talent, le journal de Marat, orné du même nom sous la Terreur.

La littérature diplomatique, avec sa gravité un peu compassée, se prête admirablement à cette sorte de satire légère. Albert Sorel, le grand historien, (que nous retrouverons encore dans cette étude), alors jeune secrétaire d'Ambassade, écrivit une prétendue lettre de

Bismark à son souverain, datée de Versailles, 13 novembre 1870, et où toute la fausse candeur et le véritable cynisme du Prussien étaient mis en évidence. On y voyait l'écrivain supposé accuser amèrement la France, « dont la résistance incompréhensible paralyse en Europe tout développement normal de la vie politique. » Cette lettre, lue sous le manteau, eut un grand succès. Le *Figaro* l'a publié longtemps après, dans son Supplément littéraire (10 septembre 1922).

Il y a des auteurs qui se prêtent à merveille au pastiche. Ce sont précisément ceux dont le style est le plus original, l'individualité le plus fortement marquée ou dont les œuvres qui ont eu le plus de célébrité. Combien de fois a-t-on imité, soit pour traiter un sujet sous une forme déjà populaire, comme on met des paroles nouvelles sous un air connu, soit pour railler doucement l'auteur du chef-d'œuvre pastiché, des poèmes comme la *Chute des Feuilles* de Millevoye, le « Sonnet » d'Arvers, le *Vase brisé* de Sully Prudhomme. Le bon poète François Coppée, parfois si injustement moqué pour son prosaïsme, a été parodié de mille façons, dont celle de Courteline me semble être la meilleure.

Ce pastiche courtelinesque recueilli dans les *Facéties* de Jean de La Butte (1893), était un conte en vers, forme qu'affectionnait le poète des *Humbles*, et qui s'intitulait : *le Coup de marteau* et narrait un accident de chemin de fer. En voici le début :

Au temps lointain où le dénommé Marc Lefort
 Était mécanicien sur la ligne du Nord...
 Le nommé Jean-Paul-Pierre-Antoine-Oscar Panais
 Menait l'express sur la ligne du Bourbonnais...
 Par malheur, il était atteint de daltonisme...
 Cela devait finir de façon effroyable
 Un jour qu'il conduisait son train, le pauvre diable
 Vit le disque fermé, malgré qu'il fut ouvert...

Jean Lorrain, lui aussi, imitait avec bonheur Coppée, ainsi quand il composait ce morceau :

Ils revenaient tous deux dans le chaud crépuscule,
 Par les bois de Clamart. Le mari, jeune et fort,
 Travaille au Ministère : alerte et sans effort,
 Il porte sur son dos Mademoiselle Ursule.
 Mademoiselle Ursule a cinq ans, elle dort...

En revanche, il est des auteurs quasi impossibles à pasticher, bien que ce soit eux qu'on cherche le plus, mais vainement, à imiter, témoin La Fontaine. Il a eu, pourtant, ses pasticheurs, dont les plus

habiles furent Desmares, avec ses *Métamorphoses du jour* (1831) et Aurélien Scholl qui, en 1866, publia un recueil plein d'esprit, intitulé les *Fables de La Fontaine filtrées*. Tristan Bernard, lui, s'est borné, malgré son habileté à versifier avec humour, à donner de certaines fables de La Fontaine des interprétations pleines de drôlerie, comme celle où il fait commenter le *Lièvre et la Tortue* par un habitué des champs de courses.

Mais le pastiche, s'il blasonne les petits travers des grands écrivains et notamment leurs procédés artificiels, a lui-même ses recettes. Elles ont été décrites, d'une façon délicieuse, par Jules Lemaitre, dans un article consacré aux *Maximes* de la comtesse Diane, où il trouve le moyen de brocarder à la fois les faiseurs de pastiches et les faiseurs de maximes, en montrant, par le précepte et par l'exemple, comment on peut arriver à parodier ou à se croire LaRochefoucauld. L'auteur des *Contemporains* était lui-même un maître du pastiche et il l'a montré, en écrivant (*Contemporains*, t. IV) une série de Contes de Noël à la manière de Bourget, Coppée, Loti, Maupassant, etc.

De nos jours, Georges Duhamel a donné (*Mercure de France*, 1^{er} juin 1913) d'impayables « recettes pour la composition des volumes de vers », où les sonnets parnassiens sont le principal but de ses épigrammes. Mais déjà Sainte-Beuve, qui goûtait les pastiches, disait plaisamment qu'on pourrait, si on avait bien saisi les ties d'un auteur, construire une « machine à rhétorique », comme Pascal fit une machine à calculer et il rappelait le mot d'un de ses amis qui, lorsqu'il avait saisi le procédé d'un auteur, disait : « Oh ! toi, je connais ton gaufrier ! » (*Port-Royal*, éd. 1912, t. II).

Je ne sais si Sainte-Beuve a lui-même écrit des pastiches, mais c'est un fait reconnu que les plus grands auteurs se sont divertis à ce passe-temps littéraire. Le grave Bossuet a écrit des « fables de Phèdre » ; Boileau s'est amusé à envoyer au duc de Vivonne, (2 juin 1675) deux lettres dans le style de Balzac et de Voiture et qu'il avait datées des Champs-Élysées. Au surplus, son *Lutrin* n'est autre chose qu'un pastiche, parodie des mauvais poèmes épiques de son temps. Enfin, La Bruyère a fait de Montaigne un pastiche qui offre beaucoup de vraisemblance, mais qui paraît un peu nonchalant et qui manque de la vivacité de style et des tours imprévus du vieux moraliste. On le trouvera dans les *Caractères*, au chapitre « de la Conversation ».

Au XIX^e s., les pasticheurs se sont faits de plus en plus nombreux. On n'en finirait pas de citer les recueils de pastiches ou les imitations isolées dus aux meilleurs auteurs. Il est des pastiches érudits, comme ceux que fit Littré de fragments de Dante en langue française du XIV^e siècle. Il en est de savants, mais remarquable-

ment expressifs, comme ceux de Marcel Proust : il avait imaginé de traiter « à la manière de » Saint-Simon, Flaubert, Zola, etc., un même sujet, « l'Affaire Lemoine », qui était tout simplement un fait divers célèbre en 1907. Ces morceaux, parus d'abord dans le *Figaro*, furent mis dans les œuvres de Proust, au volume *Pastiches et Mélanges*. Ce sont des chefs-d'œuvre dans leur genre et le Saint-Simon, notamment, est un véritable tour de force.

Beaucoup plus fantaisistes sont les pastiches de Reboux et Muller ou ceux qu'on faisait au Cabaret du Chat-Noir et que publiait la revue du même nom. Pierre Mille y écrivit un « Héraklès au Lionceau » (14 mai 1887), qui offusqua beaucoup Leconte de Lisle. D'une fantaisie réjouissante également, les pastiches que publiait, à la fin du siècle dernier, le *Chasseur de Chevelures*, cette espèce de Supplément à la *Revue Blanche*, dont les deux rédacteurs, Tristan Bernard et Pierre Véber, se qualifiaient, le premier de « déformateur du réel » et le second d'« informateur du possible ».

Plus près de nous, des érudits, des journalistes, des romanciers, nous ont donné des pastiches fort divertissants. Faute de pouvoir reproduire quelques-unes de ces œuvrettes, il faut au moins en citer les auteurs. Les meilleurs sont Maurice Guyot, avec son recueil *Comme dirait...* (1912), Henri Martineau, qui publiait, dans le *Divan*, (1913) des *Dialogues des Morts*, dont les interlocuteurs, bien vivants, étaient Renée Vivien, Anna de Noailles, Henri de Régnier ; Jean Pellérin, avec son *Copiste Indiscret* (1919) ; Louis Martin-Chauffier, qui donna de savoureuses *Correspondances Apocryphes*, (1923) ; Georges-Armand Masson, avec son *Parfait Plagiaire* (1924), et bien d'autres.

Si de grands écrivains et si de bons auteurs se sont amusés à écrire des pastiches, il faut dire aussi que ce sont précisément les meilleurs qui ont été eux-mêmes le plus pastichés. Rien ne s'explique mieux, car le public ne saurait goûter une imitation que s'il est familiarisé avec le modèle authentique. On ne peut donc parodier avec quelque chance de succès que des auteurs célèbres ou en vogue. François Villon, Rabelais, Molière, ont été maintes fois imités par raillerie ou par jeu. Jules Lemaitre a donné dans les *Contemporains* (tome V : Les derniers rois), un délicieux pastiche de *Candide*, non pour railler Voltaire, mais pour exprimer sa propre pensée dans la forme de ce célèbre conte. Le procédé est fréquent : Julien Benda l'a employé avec bonheur dans son *Bouquet de Glycère*, où il feint, sans que nul ne s'y laisse prendre, de donner la traduction d'un dialogue inédit de Platon.

Le plus parodié des grands écrivains modernes, aura, sans conteste, été Victor Hugo. Son œuvre s'y prête admirablement, par sa variété d'abord, propre à tenter tous les talents imitateurs, par les caractères

typiques de son style, de sa tonalité qui appellent parfois la caricature, légère ou bouffonne, sympathique ou malveillante. On a pu écrire tout un livre sur les *Pamphlets contre Victor Hugo* (A. de Bersaucourt), où les parodies ne sont pas oubliées et on en pourrait écrire un autre, volumineux, pour recueillir les pastiches de l'œuvre hugolienne. Je n'en citerai qu'un petit nombre, mais des meilleurs.

Il n'est peut-être pas un recueil de vers, pas un drame, pas un roman du grand poète qui n'ait eu ses caricaturistes. Les uns lui étaient franchement hostiles et sont tombés quelquefois dans de si basses grossièretés qu'on sort vraiment de la littérature, en lisant de telles platitudes. Faut-il citer *Arnali ou la Contrainte par cor*, qui raillait *Hernani*, les *Hures graves* qui visaient les *Burgraves* ?

Bien meilleur, parce que plus modéré, était le *Moine bleu*, de Jean Richepin, qui parodiait à la fois *Ruy Blas* et *Marion de Lorme*. Louis de Gramont, dans la *Muse à Bibi*, pastichait les *Chants du Crépuscule*, de manière à en faire ressortir ce qu'ils contenaient, à son avis, de trop individualiste et personnel. Et l'écrivain peu connu, Edmond Texier, qui signait Sylvius sa *Physiologie du poète*, prétendait railler les procédés hugoliens en écrivant une *Occidentale*, dont le début était : « Hélas ! que j'en ai vu mourir de jeunes hommes ! ». Edouard Delprat, avocat et collaborateur de Dufaure, donna, dans la *Vie parisienne*, des pastiches assez drôles de *Chansons des rues et des bois* et se risqua même à faire un grand pastiche d'*Eviradnus*, en deux parties : « l'Obligeance du Bâtard de Montflanquin » et « la Revanche du Marquis Friedrich ». Cela commençait ainsi :

Friedrich dit le Poilu, sévère et dur baron,
Marquis de Paderborn et viguier d'Oloron,
Est aplati. Ce preux gît sous une avalanche...

Et cela continuait ainsi longtemps, sans nuire plus à la gloire du « Père » et sans rappeler mieux son génie que le *Virgile Travesti* de Scarron ne le fit pour l'*Enéide*. C'est dans ce pastiche qu'on trouve un vers fameux, faussement attribué parfois à Albert Sorel, et que nous soulignons dans le passage suivant :

...Ce preux farouche, étonnement
De tous, est étonné de rien. Pour le moment,
Etant géant, il s'est enfoncé dans l'immense.
Il se met quelquefois à l'ombre de sa lance,
Mais peu...

Les meilleurs pastiches de Hugo ont été faits non point par des poètes burlesques ou par des adversaires du grand homme, mais

par des gens sérieux, qui étaient ses admirateurs. On en trouvera beaucoup dans les *Pastiches hugolâtres*, recueillis en 1920, dans une édition de luxe, par Louis Barthou. Parmi les bons, je citerai ceux de Jules Claretie, parus dans la *Revue Anecdote* et rééditée par le *Figaro* (7 novembre 1920) et qui, visant la *Légende des Siècles*, commençait ainsi :

Méjabovar, farouche et sombre, était bandit.
 Pendant trente-sept ans, dur, terrible, on le vit,
 Guettant les gens, prenant les tours, forçant les villes...

Il y en a ainsi deux cents vers, d'assez belle venue. Albert Sorel avait « attrapé » la manière de Hugo de telle façon que, n'eussent été parfois quelques gaucheries, quelque manque de souffle, on eut pu s'y tromper.

On en jugera par un seul exemple, celui d'un poème philosophique, dont voici le début :

Quand rien ne sera plus et lorsque tous les mondes
 Se seront résolus au néant, que les sondes
 Ne pourront plus trouver le fond, que les savants,
 Faute de cieus, devront fermer leurs télescopes...

Et la période continue à se dérouler jusqu'à l'antithèse finale qui la résout.

Il arrive, en effet, que le pastiche, volontaire ou non, soit si bien fait qu'il trompe les plus habiles. Et puisque nous en sommes à Hugo, croirait-on que ses propres exécuteurs testamentaires, chargés de publier ses œuvres posthumes, ont inséré dans le volume intitulé *Dernière Gerbe*, (1902), une pièce qui était authentiquement d'Anaïs Ségalas. Elle s'intitule : « A une tête de mort » et on y trouvait des vers dans la manière un peu grandiloquente des dernières œuvres de Hugo :

Squelette, qu'as-tu fait de l'âme ?
 Foyer, qu'as-tu fait de la flamme ?...
 Etais-tu femme et belle, avec de longs cils noirs ?...
 La vie a mille aspects, le néant n'a qu'un moule...
 Ton âme a fui là-haut, vers la cité des cieus...
 Toi, tu n'es rien que ruine et cendres. Le Seigneur,
 Quand il a pris l'encens, laisse tomber le vase.

A la suite de cette publication, la fille de la défunte poétesse rectifia l'erreur (*Les Annales*, 23 mars 1902) et la pièce, innocemment

apocryphe, disparut des éditions ultérieures de la *Dernière Gerbe*.

De son vivant, Hugo avait été victime d'une confusion semblable. Un pasticheur inconnu avait fait circuler sous le nom du poète un certain *Christ au Vatican*, qui n'était qu'une sorte d'imitation du *Pape*, œuvre authentique celle-là. On fit, de ce pastiche, une magnifique édition, avec frontispice de Félicien Rops (1880), malgré les protestations de Hugo, qui disait, non sans raison, de ce poème, qu'il était une platitude en mauvais style. Malgré cette dénégation, le *Christ au Vatican* passe encore pour une véritable création du Maître, auprès des gens peu avertis.

On trouverait facilement d'autres exemples de pastiches pris pour des originaux par des gens pourtant avisés et que leurs habitudes critiques auraient dû préserver de pareilles mésaventures. L'historien Henri Martin cita comme authentiques, dans un tome de son *Histoire de France*, une strophe d'Olivier Basselin, très hostile aux Anglais et qui était due à l'éditeur de ce mystérieux poète, Julien Travers (1833), professeur de rhétorique. Dans un autre cas, le professeur, — et non des moindres, puisqu'il s'agit de feu M. de la Coulonche, de l'École Normale, — fut le mystifié. Sainte-Beuve, qui s'est diverti à cette supercherie, l'a racontée dans ses *Nouveaux Lundis* (tome VIII). Un élève du bon M. de la Coulonche, qui devait plus tard se faire un nom dans l'archéologie, Dionys Ordinaire, lui présenta comme une trouvaille un poème inédit de la poétesse lyonnaise du XV^e siècle, Loyse Labé. Le professeur y fut pris et qui donc ne l'eût été, à lire des vers comme **ceux-ci** :

Où me cacher sans qu'Amour ne me voye ?
Larron d'amour, qui ha mon cœur en proye,
Et comme oiseau, l'ha prins à la pipée.
Ah ! mauvais jour où je fus occupée
A voir passer archers et gens du roi...
Dame, plaignez ma jeunesse perdue...
Mais quoi ! l'amour au berceau m'a fait sienne...

Sainte-Beuve goûtait à la fois le poème et la bévue du professeur. Mais les critiques eux-mêmes ne sont pas à l'abri des mystifications et l'auteur des *Lundis* lui-même s'y laissa prendre deux fois, ainsi que nous le relaterons ailleurs. Mais il lisait de trop près pour se duper spontanément, comme il advint à un de ses successeurs, aujourd'hui bien oublié, Gaston Deschamps qui, durant de longues années, fut le critique littéraire du *Temps*. Voici comment les choses se passèrent.

La *Revue de Paris* avait publié (1^{er} février 1896), à l'occasion

de la mort de Verlaine, une étude sur *Sagesse*. L'auteur, Fernand Gregh, y avait intercalé un charmant poème de sa composition, qui commençait ainsi :

La tristesse des menuets
Fait chanter mes désirs muets
Et je pleure
D'ouïr le son de cette voix
Qui vient de si loin, d'autrefois,
Et qui pleure...

Il avait explicitement indiqué que ces vers étaient de lui, mais ils rappelaient tellement ceux de Verlaine :

Les sanglots longs
Des violons
De l'automne...

que Gaston Deschamps, ayant lu trop rapidement, s'y trompa. Quand il publia son recueil habituel d'articles, *La vie et les livres* (3ème série, 1896), il fit suivre l'étude nécrologique sur Verlaine qui s'y trouvait, d'un poème inédit de l'auteur de *Sagesse* et qui n'était autre que la pièce de Fernand Gregh. Celui-ci signala l'erreur dans l'*Echo de Paris* (30 août 1896) et, du coup, ce poète, jeune alors, devint célèbre !

Quand il se forme des écoles littéraires et qu'un homme de génie fait éclore imitateurs et disciples, le pastiche, volontaire ou inconscient, pullule autour de lui. Certains disciples imitent avec un tel mauvais goût qu'on pourrait croire à une parodie, certes, bien loin de leur piété. Je n'en veux pour exemple que ce poème de Catulle Mendès, intitulé, comme à souhait : le *Disciple* et qui commence ainsi :

Le Bouddha rêve, ayant dans ses mains ses orteils...

On ne peut lire sans hilarité ce pastiche involontaire des *Poèmes Barbares*, écrit, on peut en être sûr, avec le plus grand sérieux par son auteur.

Il n'eut pas fait bon, assurément, critiquer ou railler Mendès, de ce chef, car il n'entendait pas la plaisanterie, quand il s'agissait de ses admirations littéraires. On sait qu'il se battit en duel avec un confrère qui avait contredit l'idée qu'il se faisait de l'aspect physique de Hamlet. Il faillit, une autre fois, tirer l'épée contre Alphonse Daudet et précisément à propos d'un recueil de vers qui pastichait d'une façon mordante les poètes parnassiens. C'était en 1867, au

début du Parnasse. Des railleurs, comme en suscitent toujours les poètes, firent paraître Le « *Parnassiculet contemporain, recueil de vers nouveaux, précédés de l'Hôtel du Dragon bleu* », et qui n'était qu'une imitation du *Parnasse contemporain*, la revue officielle de la nouvelle Ecole.

On attribuait cet ouvrage à Paul Arène, Alphonse Daudet et à deux écrivains plus obscurs, Jehan du Boys et Gustave Mathieu. Mendès, s'étant considéré comme visé plus particulièrement, par des pastiches dont il attribuait la paternité à Daudet, lui envoya ses témoins. L'affaire, heureusement, s'arrangea.

Le *Parnassiculet*, avec les incidents qui en entourèrent la publication, fit beaucoup pour la renommée des adeptes de la jeune école. Le public lut leurs vers, les trouva bons, les aima et en fit ses beaux dimanches, jusqu'au jour où apparurent Verlaine, — transfuge du Parnasse —, Mallarmé et les symbolistes.

Ce fut au tour de ceux-ci d'être parodiés et souvent avec lourdeur et sans goût, mais avec ce même résultat d'attirer l'attention du public sur les novateurs.

Le meilleur pastiche des symbolistes aura été, sans doute, ces *Déliquescences*, publiées en 1885 « A Byzance, chez Lion Vanné » par Adoré Floupette, pseudonyme qui cachait deux humoristes, Henri Beauclair et le bibliographe poète Gabriel Vicaire. Quant au nom de l'éditeur, il parodiait celui de Léon Vanier, le fameux « bibliopole » de l'école symboliste. Le recueil exagérait la bouffonnerie, mais il fit rire et amuse encore, car il mettait bien en évidence les ridicules de certaines productions de l'époque, entre lesquelles il y eut, heureusement, quelques chefs-d'œuvre et un nombre honorable d'assez bonnes choses.

Les symbolistes et les « décadents » abusaient des assonances, dont use encore si volontiers, mais avec tact, un des survivants de l'école mallarméenne, Paul Valéry, par exemple dans des pièces comme cette *Dormeuse* : Dormeuse, amas doré d'ombres et d'abandons. . . Pour ridiculiser ce procédé, ridicule en effet quand il est manié sans goût, « Adoré Floupette » écrivait un poème dans ce ton :

Rose arrose d'argyrose
La morose rose rose.
Et l'hymen du cyclamen
Amène un amène amen.

Pour se moquer d'une certaine veulerie verlainienne, de sentiment et d'expression, il écrivait ces vers, qui sont parmi les meilleurs du recueil : les *Energés de Jumièges* :

O doux énervés,
 Que je vous envie
 Le soupçon de vie
 Que vous conservez.

Pas de clameurs vaines,
 Pas de mouvement,
 Un susurrement
 Qui bruit à peine.

Autour du bateau,
 Un remous clapote.
 La brise tapote
 Son petit manteau

Vous avez le flou
 Des choses fanées,
 Ames très vannées,
 Allant Dieu sait où !

C'est à la même veine satirique qu'on peut rattacher le pastiche, fortement coloré de parodie, qu'un véritable poète, Georges Fourest, a recueillis sous le titre burlesque de *la Négrresse blonde*. Classiques, romantiques, parnassiens et symbolistes y voient, tour à tour et sans pitié, mettre à nu leurs tics littéraires.

Rien n'est plus amusant que ce sonnet, à la manière de Hérédia, où l'on voit Chimène, qui regarde avec admiration le Cid faire des grâces devant sa fenêtre grillagée et qui soupire, (c'est la chute du sonnet) :

Qu'il est joli garçon, l'assassin de Papa !

On glanerait aussi, dans les œuvres si fâcheusement oubliées d'Alphonse Allais, des pastiches, étonnants de finesse critique ou de cocasserie, des poètes de la fin du XIX^e siècle. Chez lui, le pastiche prend souvent la forme de l'épigramme. C'est là un mode de la critique littéraire, qui joue comme une arme à double détente. Il en est des exemples classiques, tel ce quatrain de Boileau, dirigé contre Chapelain dans le style même de ce mauvais rimeur :

Maudit soit l'auteur dur, dont l'âpre et rude verve,
 Son cerveau tenaillant, rima malgré Minerve.
 Et, de son lourd marteau, martelant le bon sens,
 A fait de méchants vers douze fois douze cents.

Deux siècles plus tard, un pasticheur, croyant imiter le style,

alors réputé rocailleux, de Victor Hugo, et voulant critiquer les ambitions du poète, écrivait :

Où, ô Hugo, hucheras-tu ton nom ?
Justice enfin rendu que ne t'a-t-on.
Quand donc au pic qu'Académie on nomme,
Grimperas-tu, de roc en roc, rare homme ?

Ce dernier pastiche manquait évidemment son but et n'a pu rendre ridicule que son auteur. Ne manie pas qui veut l'ironie. Or, le pastiche, quand il n'est pas un simple amusement de virtuosité littéraire, n'est rien d'autre qu'une forme de l'ironie. Il l'est dans le fond et dans la forme. Dans le fond, parce qu'il tend à faire voir les faiblesses d'une œuvre; dans la forme, parce qu'il emprunte les procédés mêmes de l'auteur ou de l'œuvre qu'il veut critiquer, comme l'ironiste feint d'épouser les idées qu'il combat.

Dans le pastiche comme dans l'ironie, il entre un soupçon de mystification. Le pasticheur fait effort pour créer l'illusion de l'original, pour s'y conformer du mieux qu'il peut, et c'est en simulant ou en exagérant légèrement les défauts de l'œuvre ou de la thèse critiquée que le pastiche ou l'ironie les font apparaître. La logique de l'ironiste pousse insidieusement jusqu'à l'absurde les opinions qu'il veut combattre. Ainsi faisait Montesquieu, dans sa célèbre page sur l'esclavage des noirs. Ainsi faisait Socrate quand, par ses questions d'apparence innocente, il amenait son interlocuteur à découvrir les vices de son propre raisonnement. Ce procédé permet de déceler les hypocrisies, oblige l'adversaire à se dévoiler ou amène le raisonneur novice à reconnaître ses propres faiblesses.

Le pastiche travaille, de même, à l'éducation du public et des auteurs. Il agit comme un révélateur, en faisant ressortir ce qu'il peut y avoir d'insincère dans l'œuvre d'un écrivain, en éclairant ce qu'une pensée, un style a d'exagéré, de faux, en mettant à nu le « procédé », le trop rebattu, le tic littéraire. Le pastiche agit comme une méthode critique très efficace et, au surplus, non dénuée d'agrément. Tant qu'il reste dans les limites du bon ton, tant qu'il évite de choir dans la parodie dénigrante, il ne mérite que de la sympathie et il est, assurément, l'une des formes les plus heureuses des mystifications littéraires.

ROGER PICARD

PRÉLUDE À LA NUIT

Mes bras s'endorment à côté de moi.
Je les vois s'endormir
Comme s'ils étaient seulement liés à moi
Par une spirituelle chaîne,
Tendre et singulière,
Comme s'ils avaient leurs âmes hors de la mienne,
Distinctes de la mienne,
Leurs âmes confiantes
Et le sommeil les recouvrant.

J'imagine deux beaux chats,
Familiers et doux,
S'endormant contre mes flancs.
Leur mystère m'intrigue :
Déjà ils ne m'appartiennent plus,
Et je me demande
Quel songe habite là
Où je n'ai plus de part.

Deux beaux chats,
Familiers et doux,
Se frôlent contre moi,
Me pressant de les suivre.

Tout mon être obéit
Et sombre dans le sommeil,
Guidé par deux beaux chats,
Chères divinités des Ténèbres et du Rêve.

ANNE HÉBERT

LA POÉSIE DANS LA DIVINE COMÉDIE¹

III

Le lecteur ordinaire aura peut-être un peu l'impression que, tel Don Quichotte, nous nous sommes battus avec les nuages. Mais si ce lecteur est au courant des théories esthétiques modernes, il se rendra compte à quel point Dante peut être exalté comme le poète du moyen âge, le poète chrétien, le poète universel et en même temps miné petit à petit dans l'évaluation de sa poésie. De sorte que, à ne point savoir où se trouve la poésie de Dante il n'y aura pas seulement le pauvre étudiant obligé à se mettre dans la tête les noms des personnages dantesques et les chants où ils se trouvent, mais aussi l'honnête lecteur de la Divine Comédie qui voudrait la pénétrer tout entière, surmontant le bagage dont les philosophes, les théologiens, les historiens, les philologues et les esthètes l'ont appesantie.

Quant à moi je donnerais aux simples lecteurs le conseil que voici : lisez pour la première fois le poème de Dante en un exemplaire contenant peu de notes, seulement celles indispensables. Lisez-le pour la seconde fois sans regarder les notes, même si vous ne comprenez pas un bon nombre de passages et avez oublié les notes déjà lues ; ne vous arrêtez qu'aux passages que vous comprenez et qui vous plaisent. Ainsi pour la troisième et la quatrième fois. A la cinquième fois seulement je vous conseillerais de lire un commentaire plus développé. Soyez certain que vous n'abandonnerez plus Dante pour le reste de votre vie, et ce sera un des rares livres que vous emporterez toujours avec vous, avec la Bible et l'Imitation de Jésus-Christ.

Quel que soit le lecteur, catholique ou non, lettré de profession ou non, philosophe ou non, pourvu qu'il ait un certain goût pour la poésie (et s'il ne l'a pas je ne vois pas le remède), il s'apercevra comme Dante pénètre peu à peu dans son âme, et le fascine. De temps à autre, dans les moments de repos, il lira tel ou tel chant et il se sentira transporté dans un monde qui est à la fois instructif et charmeur, stimulant et apaisant.

A un homme de foi, qui est tourmenté de craintes et de désirs et qui éprouve le besoin d'un repos spirituel, je conseillerais de lire

(1) La première partie de cet article est parue dans le numéro 3, vol 3, mars-avril 1944.

le XXIII^e chant du Paradis et d'en jouir comme de l'une des plus hautes jouissances qu'il soit permis d'avoir en ce monde. Je rapprocherais ce chant de l'une des plus grandes fugues de Bach, ou de l'un des passages les plus beaux de la Septième Symphonie de Beethoven. Il me fait aussi penser à certains tableaux du Tintoret.

Si on me demande en quoi consiste la poésie de Dante, je ne pourrais que répondre par un mot que j'ai souvent employé dans mes constructions sociologiques, mais qui s'adapte particulièrement bien ici : c'est la *synthèse* de toutes les valeurs poétiques qui vivent dans le cœur et l'âme humaine. La poésie n'est pas seulement fantaisie, elle n'est pas pure imitation de la nature, ni uniquement l'expression de sentiments ou d'idées rendues sensibles et exprimées dans toute leur beauté ; c'est tout cela et quelque chose de plus. Nous l'appelons *chant*, pour indiquer ses vertus lyriques de contemplation et de joies ; nous l'appelons *rythme* pour indiquer le sens de vie, puisque toute la vie, humaine et cosmique, est rythme. Ce ne sont pas seulement les vers qui ont un rythme, la poésie libre, (comme dans les psaumes) a aussi son rythme propre. La Divine Comédie est faite de rythmes, de mélodies, d'images, de sensations, de fantaisies, d'idées, dans un mouvement qui court à travers une centaine de chants, — chants qui sont un hymne, un hymne unique, éternel.

J'ai lu plus d'une fois — souvent même — que la poésie de Dante n'est vraie et puissante que dans l'Enfer, qu'elle s'assèche peu à peu et que, dans le Paradis, ce n'est plus la Muse qui chante (sauf dans certains épisodes assez beaux) mais le théologien qui écrit des tercets et qui s'efforce d'y introduire des images concrètes, des vers qui coulent, et des accents poétiques. Celui qui a dit cela, n'a pas lu ou n'a pas su lire le Paradis. Celui qui sait le lire dira que le troisième cantique contient des beautés uniques, et atteint à une hauteur où la poésie n'arrive presque jamais.

Il serait superflu de discuter, dans cette revue, si les rapports des hommes avec Dieu (ou vice-versa) sont matière à œuvre d'art. Tout ce qui faussement se nomme art religieux (comme pour le distinguer de tout autre art) témoigne contre la prétention de certains esthètes modernes qui en nient la possibilité, en donnant comme explication du fait que la *matière* religieuse d'une poésie ou d'un tableau ou d'une statue n'est que la transposition de sentiments terrestres à un sujet de notre pensée, qu'on l'appelle Dieu ou la Madone. Tout ce qui vit dans notre esprit (et la religiosité est vie intérieure) peut être rendu en art justement par le fait de cette vie et à cause des valeurs qu'une telle vie contient. Il ne s'agit pas d'humaniser ce qui est divin (et qui pour ces esthètes n'est pas divin mais seulement

une idée ou un mythe : une création humaine), mais bien d'exprimer dans une réalité artistique ce qu'il y a en nous de divin.

Plus encore : l'œuvre d'art n'est pas une copie de la réalité, mais l'expression transcendente de la réalité en une vie propre que nous nommons le beau ou la beauté et qui se concrétise en poésie, musique, peinture, sculpture : en tout art, y compris la danse. La réalité artistique, si vraiment elle est telle, est une création aussi belle qu'elle est vivante. Mais vivante de quoi ? d'une pensée universelle, qui est un reflet de la pensée divine : l'homme la cueille et la réalise par ses propres moyens ; et ainsi chaque œuvre d'art est une révélation de la vérité.

Celui qui a dit que la poésie lyrique est un état pré-logique a exprimé une vérité d'une façon inexacte s'il a voulu dire par là que ce n'est pas un procédé de raisonnement mais un moment instinctif et intuitif à la fois ; mais s'il a voulu dire que l'œuvre d'art est hors du rythme de la pensée logique, il a commis une erreur. Il n'est pas possible qu'une œuvre d'art vive de la pure sensibilité de couleurs, de sons, de lignes, de mouvements, de gestes et de mots ; c'est une synthèse où respandit une pensée immanente. Nous pouvons bien dire que le divin vit dans l'art comme il vit dans la nature en exprimant à travers la réalité matérielle qu'il transcende la réalité spirituelle qui y est immanente.

Si l'homme par des moyens artistiques arrive à nous parler de la pensée infinie, de la réalité immense et unique qu'est Dieu, et à nous amener là où seuls l'intuition et le cœur peuvent arriver, quelle splendeur et quelle beauté ne se répandent en nous !

« Quell'Uno e Due e Tre che sempre vive
E regna sempre in Tre e Due e Uno,
Non circoscritto e tutto circoscrive,
Tre volte era cantato da ciascuno... »

(Par. XIV)³⁸

La vérité de foi du mystère insondable de la Trinité contenu dans ces vers n'est pas la traduction en tercets de la définition dogmatique, c'est la manifestation artistique du sentiment de Dante qu'il met dans la bouche des bienheureux de la planète Mars.

Je ne sais si quelqu'un a jamais essayé de lire le symbole dit Atanasien (*Quicumque*) en omettant les vers didactiques. Qu'il com-

(38) « Cet Etre qui vit un, double et triple, et qui dure,
Qui règne en trois, en deux, en un, sur la nature,
Et circonscrivant tout n'est circonscrit par rien,
Trois fois il fut chanté par la ronde bénie... »

mence par *Fides Catholica* (en sautant l'autem) et termine par le 24^e vers à "*coacternae sibi sunt et coaequales.*" Ensuite, qu'il saute les trois vers suivants et attaque avec "*Credamus et confiteamur quia Dominus noster Jesus Christus* — jusqu'à l'avant-dernier vers. Quel lyrisme en émane ! lignes schématiques, versets à son psalmodique, répétitions qui redoublent, mouvement de pensée sur les mystères de la Révélation, dont le poète-écrivain nous donne l'aperçu nécessaire pour pouvoir les faire revivre en nous, en y pensant et y adhérant.

Lisez tout le XXIII^e chant du Paradis et jouissez-en; lisez la prière de saint Bernard à la Vierge dans le XXXIII^e chant du Paradis — pour citer une page connue — et jouissez-en non pas comme d'un morceau séparé de son ensemble, mais pris dans le drame de la scène entière. Qui ne se sent transporté au plus haut degré de la poésie en répétant à Marie :

« In te misericordia, in te pietate,
In te magnificenza, in te s'aduna
Quantunque in creatura è di bontate. »³⁹

En considérant la Divine Comédie dans son ensemble on peut dire que le côté dramatique abonde dans l'Enfer, et l'*épos* y a un large champ, la tragédie du mal y est représentée dans toute sa puissance. On dit le Purgatoire idyllique : qu'on me passe la parole; ici les souffrances sont acceptées avec résignation, vivifiées par l'espérance, élevées par la prière. La nature cosmique et humaine y réapparaît peu à peu, belle et pure, telle qu'elle sortit des mains du Créateur; les fautes demeurent un souvenir qui sera effacé. Les exemples des vertus et des vices mis dans les différents cadres (et dont l'évidence peut se dire picturale ou sculpturale ou musicale), sont conçus en parfait équilibre avec l'ambiance du Purgatoire, jusqu'à ce que, ayant traversé le feu qui purifie les restes de la concupiscence, on arrive au Paradis terrestre.

Dans tout le deuxième cantique, (nous pensons à la Sixième Symphonie de Beethoven où la nature répond comme un miroir à l'esprit) on ressent un repos grandissant, un calme suave, une attente mystérieuse, malgré les différents épisodes où Dante nous ramène à notre petit monde avec ses maux et ses convulsions, et où il prend le ton du moraliste et du prophète. Mais même dans les épisodes plus dramatiques combien de profondeur : Buonconte di Montefeltro qui décrit sa mort :

(39) « En toi la pitié tendre, en toi miséricorde,
En toi magnificence, et dans ton sein s'accorde
Tout ce que créature enferme de bonté ! »

« Quivi perdei la vista, et la parola
 Nel nome di Maria fini i, e quivi
 Caddi, e rimase la mia carne sola. »

(Purg. V)⁴⁰

et cet autre, semblable à celui-là dans lequel Manfred dit :

«io mi rendei
 Piangendo a quei che volentier perdona. »

(Purg. III)⁴¹

Il ne faut pas trop insister sur ces classifications : dans le Purgatoire aussi il y a des accents dramatiques et des scènes d'ensemble ; le chant sur les rois de France suffirait ; et la satire ne manque pas, tantôt mordante, tantôt discrète, comme dans l'allusion au pape Martin IV qui :

« purga per digiuno
 L'anguille di Bolsena e la vernaccia »

(Purg. XXIV)⁴²

Le songe de Lia et de Rachel qu'a Dante avant d'arriver au Paradis terrestre est d'une beauté ingénue. Quand il se réveille c'est le jour indiqué par ces vers merveilleux :

« E già per gli splendori antelucani,
 Che tanto ai peregrin surgon piu grati,
 Quanto tornando albergan men lontani,
 Le tenebre fuggian da tutti i lati. . . »

(Purg. XXVII)⁴³

Ce vers seul est lumière.

Si l'on peut dire de l'Enfer qu'il est dramatique, du Purgatoire qu'il est idyllique, (à grands traits d'impression) le Paradis est lyrique : ici, on admire, on chante, on contemple ; et si Dante souvent discute ou fait discuter les autres (et cela représente pour les vrais admirateurs de Dante une jouissance intellectuelle aussi grande certes qu'elle le fut pour lui en l'écrivant) c'est pour nous ouvrir la voie à l'admiration. Le drame aussi existe dans le Paradis, et c'est quand

(40) « Là je perdus ensemble et la vue et la vie,
 Et mon dernier soupir fut le nom de Marie.
 Je tombai, je restai, chair morte, sur le flanc. »

(41) « ... laissé pour mort sur terre,
 Je remis en pleurant mon âme au Dieu clément. »

(42) « Il jeûne pour ces bons pimperneaux de Bolsène
 Qu'il faisait saintement cuire dans du vin doux. »

(43) « Cependant aux splendeurs du jour avant-courrières,
 Qui sont au pèlerin bien plus douces lumières,
 Lorsque de la patrie il approche au retour,
 De toutes parts fuyaient les dernières ténèbres. »

on revient au monde et à ses maux. Nous avons fait allusion au discours de saint Pierre dans le chant XXVIIe, — citons Cacciaguida qui entonne l'hymne à

« Fiorenza, dentro dalla cerchia antica. »

(Par. XV)⁴⁴

Les louanges de saint Thomas à saint François d'Assise et de saint Bonaventure à Dominique de Guzman sont connues, et les plaintes sur la vie des frères et des clercs exprimées entr'autres par saint Pierre Damien, saint Benoît et même Béatrice, et l'examen des rois d'Europe fait par l'Aigle pour leur reprocher leur conduite. Il se peut que certaines répétitions soient faibles et, dans certains cas, fassent tort à la scène; mais combien de fois Dante n'atteint-il pas au sublime (dans des digressions de ce genre) comme dans le chant XXII ! Il est arrivé au huitième cercle des Étoiles immobiles, montant l'échelle de Jacob à la suite de saint Benoît et de "son collègue", quand Béatrice lui dit :

« Rimira in giuso, e vedi quanto mondo

Sotto li piedi già esser ti fei »;⁴⁵

Et Dante aperçoit les planètes qu'il a parcourues tout au fond jusqu'à « ce globe »

« L'aiuola che ci fa tanto feroci

.....
Tutta mi apparve da' colli alle foci;

Poscia rivolsi gli occhi agli occhi belli. »⁴⁶

Aujourd'hui on peut répéter avec plus de raison que jamais le vers de *l'aiuola che ci fa tanto feroci*. . . et il nous vient le désir des *occhi belli* de la vérité, de la contemplation théologique et de l'amour divin pour nous soulager de la vision éœurante de ce monde.

Combien il y a d'accents semblables ! En voici un là où personne ne s'y attendait. Comment les âmes seront-elles au Paradis avec leurs corps glorieux ? Question qui certes plaisait aux théologiens du moyen âge; et Dante, après en avoir fait donner la solution par saint Thomas d'Aquin, conclut avec les rimes suivantes :

(44) « Florence en ses vieux murs, dans cette enceinte antique. »

(45) « Regarde donc en bas, et vois combien de mondes
Je t'ai fait, sous tes pieds, laisser dès à présent; »

(46) « Des montagnes aux mers je vis enfin la terre,
Cet humble nid dont l'homme est si fort orgueilleux
Et puis je relevai vers les beaux yeux mes yeux. »

« Tanto mi parver subiti ed accorti
 E l'uno e l'altro coro a dicer : Amme,
 Che ben mostrar disio dei corpi morti :
 Forse non pur per lor, ma per le mamme,
 Per li padri e per gli altri che fur cari,
 Anzi che fosser sempiterne fiamme. »

(Par. XIV)⁴⁷

Que d'humanité ! que de psychologie et de poésie !

Je ne puis, comme vieux musicien, passer ce chant sans en citer les fameux vers :

« E come giga ed arpa, in tempra tesa
 Di molte corde, fa dolce tintinno
 A tal da cui la nota non è intesa,
 Così da' lumi che li m'apparinno
 S'accogliea per la Croce una melode
 Che mi rapiva senza intender l'inno. »

(Par. XIV)⁴⁸

Ils ressemblent aux autres vers du Purgatoire qui imitent le ton d'un double chœur :

« Tale imagine appunto mi rendea
 Ci' ch'io udiva, qual prender si suole
 Quando a cantar con organo si stea :
 Che or si or no s'intendon le parole. »

(Purg. IX)⁴⁹

Je ne puis continuer à citer beautés sur beautés ; mais celui qui dit (et répète) qu'il n'y a dans le Paradis que lumières, chants et danses, n'a jamais observé la psychologie de Dante visiteur et pèlerin du troisième règne, qui va « de clartés en clartés » comme dit saint

(47) « Un Amen s'échappa de la troupe céleste,
 Et sa ferveur m'était un gage manifeste
 Du désir qu'ils avaient de leurs habits charnels :
 Non peut-être pour eux tout seuls, mais pour un père,
 Une mère, et tous ceux qu'ils aimaient sur la terre,
 Avant de devenir des flambeaux éternels. »

(48) « Et tels la harpe ensemble et le luth font entendre,
 Touchés à l'unisson, un tin-tin doux et tendre
 Sans qu'on distingue bien chaque note de l'air :
 De même de ces feux dont l'éclair se marie,
 S'épanchait sur la croix un flot de mélodie
 Vague, et qui me plongeait dans le ravissement. »

(49) « Et moi, je ressentais à cette hymne lointaine
 La tendre émotion que fait la voix humaine
 Lorsque l'orgue marie au chant ses sons émus,
 Qu'ores la voix s'entend, ores ne s'entend plus. »

Paul, « de vertus en vertus » comme dit le Psalmiste, vers une continue élévation spirituelle et poétique. La sienne est une tension lyrique qui, bien que tempérée par les scènes, les épisodes et les dissertations intellectuelles, éclate dans les notes d'un chant sublime. Pour continuer avec le XIV^e chant, le passage du Soleil à Mars est marqué, l'extérieur à l'intérieur, et ayant remercié Dieu

« Con tutto il cuore, e con quella favella
Ch'è una in tutti..... »⁵⁰

il atteint au sublime :

« E non er'anco del mio petto esausto
L'ardor del sacrificio, ch'io conobbi
Esso litare stato accetto e fausto. »⁵¹

Théologie ou Poésie ? Théologie et Poésie. La théologie est-elle donc seulement une science abstraite et n'est-elle pas transformable en vie intérieure et comme telle ramenée à la poésie sublime ?

« O sodalizio eletto alla gran cena
Del benedetto Agnello, il qual vi ciba
Si che la vostra voglia è sempre piena. »
(Par. XXIV)⁵²

ou bien :

« Luce intellectual piena d'amore,
Amor di vivo ben pien di letizia,
Letizia che trascende ogni dolzore. »
(Par. XXX)⁵³

Quels tercets ! Et comment décrire mieux les états d'âme des bienheureux dans le ciel ?

On objecte : que savons-nous des bienheureux, en avons-nous une certaine expérience ? Donc nous n'en savons rien comme poésie. Erreur : nous en savons quelque chose par expérience : la petite

(50) « Dans cette langue alors qui partout est la même,
Du plus profond du cœur... »

(51) « Et devant que l'ardeur du pieux sacrifice
Eut de mon cœur trop plein épuisé le calice,
Je connus qu'il avait été reçu par Dieu. »

(52) « O convives élus tous à la grande Cène
De l'Agneau du Seigneur qui sans cesse à main pleine
Vous nourrit et qui rend tous vos désirs contents ! »

(53) « Lumière de l'esprit en qui l'amour flamboie,
Amour du bien suprême et tout rempli de joie ;
Joie immense, au-dessus de toute autre douceur. »

expérience passagère et fugace de nos âmes, encore incertaines du chemin spirituel à suivre, nous fait entrevoir la plénitude de vérité et d'amour qu'est la vie béatifique, parce que nous aussi nous vivons de vérité et d'amour, dans la vie naturelle et dans la vie surnaturelle : en dehors de ce binome c'est la mort. La poésie est vérité et amour, aperçu et reflet de la vérité et de l'amour, intuition de cette réalité mystérieuse qui est en nous, dans le cosmos et en Dieu, où elle n'est point poésie.

Et si l'art ne faillit pas à son but (comme il ne faillit pas en Dante ni dans son ensemble ni dans la plupart de ses détails) alors la poésie que nous sentons sera communiquée à d'autres et restera à travers les siècles ce que nous appelons une œuvre d'art. Et parmi les œuvres d'art du génie humain, la Divine Comédie est unique.

LUIGI STURZO

(Traduit de l'italien par Fiammetta Sforza)

(La traduction en français de *La Divine Comédie* citée au cours de cet article dans les notes est celle de M. Ratisbonne.)

PRIMAIRES ET DOCTRINAIRES OU L'ÉCOLE DES DUPES

VII

« Si Adam n'avait pas péché et si tous les hommes habitaient le Paradis terrestre, il n'y aurait pas d'art ».

ROBERT CHARBONNEAU

« Le romancier doit rendre la vie telle qu'il la conçoit, avec fidélité et vérité. Il n'est pas libre de nier le mal en fermant les yeux sous le prétexte de ne pas scandaliser. Il risquerait alors de donner une fausse conception de la vie, et, du point de vue moral, de causer un mal plus grand que celui qu'il redoute. Du point de vue de l'art, il détruit son œuvre en falsifiant la vérité ».

ROBERT CHARBONNEAU

Si vous souffrez mes parenthèses, ami patagon, nous aborderons maintenant nos primaires et doctrinaires, en parlant des rares, très rares Laurentiens qui, primaires et doctrinaires ne sont point : ceux que je vous présente s'en montrent plutôt les contraires et les contrastes. Un livre que j'ai sur ma table en témoigne, *Connaissance du Personnage* par Robert Charbonneau, un romancier qui ne ressemble à aucun des nôtres, je veux dire de ceux qui s'intitulent romanciers et de ceux qui, trop lâches, ne vivent même pas leur propre roman.

Ce livre est exemplaire, vous me l'accorderez, lorsque vous l'aurez lu, et les notes que je vous propose. Sachez d'abord qu'il faut que Charbonneau soit un Laurentien singulier, puisque j'ose prendre prétexte de son livre pour parler aussi de toute autre chose : l'écrivain canadien (se distingue-t-il par là ?) estime que la critique ne doit pas s'éloigner d'un pas, et, de ses compliments qu'elle enroule et déroule, serrer de si près le sujet qu'il en paraisse momifié. La critique ainsi comprise tue à la fois la critique et l'objet de la critique. Les Français ont été plus sages, qui appelaient critiques Sainte-Beuve, ou Taine ou Renan, tous romanciers et historiens qui prenaient prétexte d'un livre pour nous faire vivre un personnage. A la bonne heure ! eux s'éloignaient vraiment de leur modèle. Le Laurentien, qui a toujours peur qu'on l'oublie, et qui nous fait signe : « Je suis là... » ne me permettrait pas, comme Charbonneau, de partir de son livre pour conclure sur tout un peuple.

Je vais quand même signaler *Connaissance du personnage* à mon ami patagon, et lui dire de quoi il traite. Comment faire ? Depuis

longtemps, je ne touche plus à la critique, si jamais j'ai fait de la critique. Me suffira-t-il d'insinuer que j'ai songé à Thibaudet et que j'ai songé à Charles Du Bos, que j'imagine une collaboration des deux, des deux dans leur fraîche jeunesse, eussent-ils été contemporains. Je veux dire qu'il y a là comme un besoin d'élucider avec la raison, puis d'élucider à nouveau par une raison baptisée et catholique. Un goût du savoir pour le savoir, et ensuite un besoin d'intégrer toute cette science nouvelle dans une connaissance plus large, plus catholique.

Je viens de prononcer le mot dangereux, ami lointain, lorsque j'ai qualifié de catholique la critique de Robert Charbonneau : ne me répliquez-vous pas tout de suite : « Mais n'êtes-vous pas tous catholiques, là-bas ? » Hé ! hé ! Voire, comme dirait Rabelais. Bien entendu, comme la plupart des Français, nous sommes presque tous des baptisés, et la majorité des Laurentiens va à la messe. Il y a même pas mal de processions, d'innombrables ligues et confréries, des dévots remuants, des politiques de sacristie, des inquisiteurs et des mouchards en veux-tu en voilà, mais de catholiques *vrais*, je crois qu'on peut les compter. Nos curés ont beau écrire : je me demande si l'on pourrait tirer vingt-cinq pages d'une *piété* authentique de ce puits sans fond. C'est la marque, et que les laïcs chrétiens n'osent toucher au problème religieux que sous son aspect sociologique ou politique. Les dernières années du dix-neuvième siècle français ont été justement les plus pauvres sans doute de toute l'histoire catholique de ce peuple, alors fatigué, justement parce que le catholicisme s'était réfugié dans les œuvres, à ce point qu'il en oubliait de faire oraison. Le Laurentien, lui, n'a pas oublié, parce que Marie de l'Incarnation a fait oraison à sa place une fois pour toutes.

Dans notre littérature, lorsqu'on se montre catholique, c'est *pour* quelque action temporelle ou *contre* quelque chose. C'est pourquoi, prenez-en note, ô mon ami, j'ai noté avec le plus vif plaisir ce jour qu'une de nos romancières eut le toupet heureux d'écrire un livre sur une *sœur*, une nonne, *Une âme religieuse et maternelle* (par Michelle Le Normand). Elle osa écrire de la même plume et de la même encre ses œuvres d'imagination et cette biographie religieuse, sans cloison étanche. Or, chez nous, la bourgeoisie et la paysannerie et le prolétariat font large part à la religion, une très large part, pour n'y plus repenser le reste de la semaine. On a une police d'assurance et un compte de banque : on n'y pense plus. Il va de soi que, dans le discours, dans l'article bien-pensant, il se glisse quelques couplets sur la religion de nos pères, mais c'est clause de style, comme les formules de nos minutes notariales ou le refrain sur nos usages et nos lois. Disons que notre catholicisme me fait penser à un gros curé qui, parce qu'il

est sûr du respect de ses paroissiens, desserre son *ceinturon* pour roter son repas et fumer sa pipe, comme ce camarade prêtre, qui gardait son cigare à la main, en me faisant visiter une église. Notre catholicisme déboucle trop sa ceinture, la bedaine va tout faire éclater.

Par bonheur, quelques-uns d'entre nous ont suivi à leur façon la Renaissance du catholicisme français, pour qui la religion n'est pas avant tout une politique, une tradition, une sauvegarde contre les désordres sociaux, un antidote du bolchévisme et (Most Reverend Doctor Condom), un préservatif pour le porte-monnaie. Catholique a pour eux le sens de catholique et d'universel. Le catholicisme n'exclut pas l'art, il ne l'opprime pas, non plus : la liberté des enfants de Dieu. . .

C'est là tout un problème, comme on dit chez nous, ami lointain. Notre critique naguère encore ne se souvenait qu'elle était catholique que pour mettre à date le plus pusillanime des index. Si vous saviez ce qu'elle consentait à nous lire ! Je ne suis pas encore un vieillard et je me souviens de ce que l'on interdisait à mon enfance éprise de lettres, et, le règlement sauf, s'apercevait-on que je perdais la foi avec d'autres de mes camarades, qui ne sont pas tous revenus ? C'était l'époque du roman à thèse. Je me rappelle, de je ne sais quel scribe, un roman, *Floréal*, le pendant pieux de *Germinal*, et combien d'autres ?

La trace resta longtemps, et ma foi, la plupart de mes compatriotes sérieux se demandent encore, lisant un roman : « Qu'est-ce que cela prouve ? » Il leur faudrait chaque année un nouveau Bourget, avec quelque teinture de Georges Duhamel pour faire plus neuf. J'invite le romancier français qui voudra décrire la province après la guerre de faire un petit tour à Montréal et à Québec, seuls vestiges de ce renfermé à goût *surette* et moralisateur qu'on pressent encore dans Jouhandeau et dans Jolinon.

Selon mon habitude, je tourne autour, mais j'arrive, je vous jure. Ne croyez pas cependant que Charbonneau, mon écrivain, muse autant et soit flaneur de même. Sa subtilité arrive tout de suite au point, et il le touche si souvent, il touche si juste que, le lisant, j'en perdais le souffle pour le contredire. Un livre avec lequel je ne puis discuter, j'aime autant le laisser là : par bonheur, j'ai trouvé le joint, le biais plutôt, et Charbonneau et moi, à la fin de ses essais, nous sommes trouvés en désaccord : c'est vous dire que nous avons été heureux tous les deux.

Là où il m'enchanté, c'est sur le propos de l'autonomie romanesque. Les Laurentiens ne parlent que d'autonomie, ces suiveurs, comme des demoiselles sont chatouilleux sur leur liberté, vous savez celle qui n'a commis qu'une toute petite faute, et ce n'est pas sa faute, s'il ne l'a pas épousée.

Charbonneau reprend donc la querelle de la pureté et de la gratuité. Le roman pur après la poésie pure. D'abord, je veux bien, parce que si la France de la N. R. F. manquait peut-être de Bourget (hélas ! il y a des jours que la suite (chut !) de Gide et la crinoline de Proust, sans nous faire mépriser Gide et Proust nous donnent paradoxale nostalgie de la prose bourgettiste qui, pourtant...), si cette N. R. F. manquait de Bourget, elle pouvait s'approvisionner chez nous : je songe par exemple à un jeune romancier qui a des lettres, du talent sans doute, voire une veine comique qu'il ignore, lorsque je ne l'ignore pas, et qui ne sait que saupoudrer de Barrès du plus vieux Bourget. Et ce n'est pas tant dans les œuvres (nous écrivons peu de romans) que dans les goûts et les tendances que cela se manifeste. Il nous faut une histoire qui prouve quelque chose. Une bonne dame demandait même à *l'Heure catholique*, question box radiophonique où des hommes d'esprit ont la charité de répondre à ceux qui n'en ont pas toujours (nos pauvres catholiques !), cette dame demandait s'il y avait des œuvres musicales à l'index. Le père qui répondit s'amusa visiblement, mais la question vous paraîtrait topique, si vous nous connaissiez. Il faut que ça rapporte. Il faut que ça paie. Un de mes amis, bohème s'il en fût, bien qu'à son corps défendant, lorsqu'il se convertit, dut aller se cacher pour n'entendre plus cette réflexion : « Bon ! A cette heure que tu te conduis bien, tu vas avoir des sous, tu vas vivre comme du monde, sans être obligé de demander. » Il fallait à toute force que la conversion rapportât.

Robert Charbonneau n'entend pas que le roman *rapporte* : je veux dire que le roman, pour lui, doit se dépouiller si bien de tout ce qui n'est pas roman que le romancier doit être mené et conduit par ses personnages plutôt qu'il n'en tire les ficelles lui-même. Un peu plus (et je le traduis avec emphase) un peu plus, il dirait que le romancier fait concurrence non plus à l'état civil, mais à Dieu. Charbonneau a des remarques sur le romancier, *créateur* authentique, (comme peut l'être une créature de Dieu,) des remarques d'une subtilité et d'une intelligence qui révolutionneraient toutes nos classes de lettres, si nous n'étions le dernier pays à l'abri de toutes révolutions : nous nous tenons pour l'éternité à notre 37, fort pittoresque révolte, et généreuse, que je vous conterai l'un de ces jours.

En vérité, Charbonneau veut que la vie réintègre le roman — elle l'abandonna souvent comme on délaisse son domicile. Non pas cette vie artificielle et factice, comme lorsqu'on dit : « Cela est vivant », mais cette vie propre et autonome, telle que, si l'on coupait le cordon ombilical entre l'auteur et son roman. On pense communément, et

surtout le Laurentien même lettré qui a le réalisme à courte vue de celui qui ne regarde que la terre et ce qui pousse, sans songer que la terre pourrait pousser bien d'autres tiges, on croit que le réalisme consiste à copier la vie : en France, il y avait encore de ce réalisme à carnets et observations dans les romans populistes, s'il m'en souvient. Charbonneau conclurait au contraire volontiers : « Ayez de l'imagination, et l'observation vous sera donnée par surcroît. »

Parce que je suis bavard, je vous apprendrai, ami patagon, que je compte plusieurs amis de la Faculté et que, rat d'hôpital, j'ai beaucoup observé les médecins : pour suivre ma thèse et celle de Charbonneau, je dirai que j'ai beaucoup inventé et *sublimé* de médecins. Les officiels et les officieux n'avaient pas d'imagination. Ils avaient fait le voyage d'Europe, et la plupart s'en tenaient à l'observation, je veux dire celle de leurs maîtres (romancier, il va de soi que, moi aussi, j'*invente* toujours, et je continue d'inventer...) Ils n'interprétaient guère que timidement. Plus tard, j'ai vécu, j'ai même pâti (qu'ils me le pardonnent, comme ma curiosité satisfaite leur en sait gré) avec des médecins moins orthodoxes et dont l'imagination était moins casernée et bridée. Ceux-là essayaient et n'empêchaient pas plus la guérison, d'autant que leur ingéniosité était un cordial pour le patient. Et, au cours du traitement hérétique, le cas se classait aussi bien qu'un autre observé selon les règles : imaginez, et l'observation vous sera donnée par surcroît.

Le Laurentien est timide, il suit les règles, et il n'en a pas assez, il lui faut suivre la réalité en outre. Flaubert a tiré Emma Bovary d'un fait-divers, aussi bien dire qu'il l'a inventée. Il confessait que la Bovary, c'était lui : il n'avait cependant pas observé la Bovary en faisant son examen de conscience, ou bien sa confession ne fut qu'une confession d'homme de lettres et aux hommes de lettres, il n'y a que les abbés Mugnier et Dieu pour donner l'absolution. C'est tout simplement que, dès qu'elle prit souffle, Emma Bovary fut aussi différente de son auteur qu'un enfant de sa mère. Il n'y a plus après que de vagues et douteuses hérédités. L'on peut imaginer aisément un monde où les personnages pirandellesques du roman viendraient bâtonner leur auteur : « Je ne te connais pas... » Ou encore, je tire ça de Charbonneau, les personnages du roman authentique sont tirés comme Eve d'une côte d'Adam. Adam est bientôt tellement débordé que son héroïne lui fait perdre le paradis terrestre.

Il va de soi maintenant que la recherche des *types* est chose illusoire, parce qu'un père, pour assuré de sa paternité qu'il soit, ne saurait jamais prévoir à coup sûr les réactions de son enfant : cela se voit dans Molière, qui atteint son chef-d'œuvre avec le *Misanthrope*,

qu'on discute encore, et Shakespeare et *Hamlet*, et Dostoïevski, voire Proust, dont les personnages changent sur la plaque tournante du *Temps retrouvé*.

Les remarques de Charbonneau me rendent d'autant plus aise, ami patient, que, dès ma pédante jeunesse, j'avais l'horreur des types. Rien de plus amorphe, le plus souvent, que la vie, (à moins que moi-même je ne sois incurablement romancier.) « Il ne faut pas juger », disait le Christ, et l'homme de lettres, le romancier et le critique, en leurs petits domaines, encore moins que les autres. On perd le ciel, et on perd aussi son talent. Parce qu'on ne juge jamais que par les apparences. Je n'ai rencontré d'avares que chez les pauvres, de voluptueux vrais que chez les chastes. Il me plaît que le Vautrin de Balzac soit après tout un héros sympathique, qui passe du rocambolesque au plus bon-enfant des Gaudissart. Au fond, le roman vrai ne peint la vie que par son imprévu et son décousu, et le plus réaliste devra encore rester romanesque. Vérités puériles, dont la faillite des fameuses lois historiques aurait pourtant dû nous donner conscience. Pourquoi diable tendre au vraisemblable terre-à-terre dans le roman, lorsque la plupart des explications historiques se montrent enfantines pâtures de badauds pieux et patriotes ?

Mais Charbonneau dans sa thèse ne laisse pas d'être caractéristique, justement parce que le Laurentien, qui n'a pas trouvé de personnalité, en voit partout : le Laurentien, dans tous les domaines, crée des types pour les magnifier ou les engueuler. Le curieux, c'est que cet homme des larges horizons s'est senti obligé de les circoncrire tout de suite, et qu'il est devenu insulaire dans ses plaines. C'est pourquoi il lui faut l'éloquence de la poésie, une politique qui parle toujours de lui, des romans à thèses, une religion à miracles en veux-tu en voilà et à actions persistantes comme les prouesses de Joe Montferrand, son Fier-à-bras.

On reste peut-être toujours un peu de sa paroisse, et je devinerais que Charbonneau est canadien rien qu'à l'insistance (Oh ! sans phrases, pas d'écrivains plus nuancés que lui, aux incidentes subtiles) je le gagerais à constater son insistance dans ce qui paraît paradoxal aux bornés. Autrement dit parce qu'il est complètement une réaction et un contraire, il est de chez lui : je ne lui reprocherai pas d'être prêtre marié. Cependant, je connais l'homme, et son bel enthousiasme, et souvent le Laurentien, quand il n'est pas gâté par le fanatisme collégien, une autre de nos caractéristiques (la France, République des professeurs, la Laurentie, Dominion du Séminaire, du Petit Séminaire...), souvent, notre Canayen montre une jeunesse ardente dans les idées qui fait honte aux vieillards en tapisserie autour de la salle.

Cette fois, Charbonneau pousse peut-être la théorie jusqu'à l'exclusif. La poésie pure ne m'empêche pas de goûter la poésie bourgeoise de Molière, voire les tirades de Corneille, et le pittoresque réaliste et poétique encore de Boileau. Songez que Valéry lui-même dans le *Cimetière marin* et dans la *Jeune Parque* n'a pas esquivé le didactisme. Vais-je commettre cette banalité : la poésie pure est surtout un idéal, et le roman pur ? Voire, on aura peut-être cette chance de prouver un jour que Dostoïevski prenait des notes, dont chaque trait de ses personnages était tiré.¹

Il n'en reste pas moins que tout cela, c'est la question de la gratuité en même temps que celle d'Animus et d'Anima, la parabole de Claudel que Charbonneau a bien fait de citer, ou encore Marthe et Marie : Marie a toujours quelque chose de Marthe, et Marthe, des gestes de Marie. Nuances et nuances encore. On traduirait les *Misérables* en chinois et du chinois, sans recourir à notre exemplaire, on retraduirait en français et je vous jure que les caractères en perdraient ce petit quelque chose qui nous empêche, nous, Français de les classer parmi les grandes créations du roman universel. C'est, il me semble, que, si l'on doit *faire* des théories, ce doit être comme on bâtit des romans : elles vivent de leurs vies propres, et il ne faut pas toujours les contrôler par la réalité. Elles sont une autre réalité : je parle bien entendu de la plupart des théories de la critique historique, politique et littéraire, parce que je crois encore à la métaphysique et à certaines sciences, comme je crois au divin et à une réalité poétique : mais la philosophie, un autre jour, ami patagon... La poésie, le roman sont des mots trop étroits ou trop vastes. Si la poésie pure avait eu sa bataille d'Hernani, j'aurais manifesté avec les Romantiques, mais à part moi, j'aurais gardé quelque chose de tout ce qu'excluaient les fanatiques de la poésie pure, et, de même, parce que les *Misérables* sont, en dépit d'un aspect réaliste, apparentés aux desseins fantastiques de Victor Hugo, je lis ça comme un conte unique. Charbonneau n'en demande pas plus, puisqu'il réserve le mot de roman à autre chose. Mais la *Chartreuse* garde de la féerie, sous sa minutie psychologique, qui ne nous donne pas le change sur la naïveté stendhalienne, et *Guerre et paix*, comme il n'y a pas tant de différences entre *Bouvard et Pécuchet* et combien de chapitres de *Madame Bovary* et *Don Quichotte*. Disons que tout est poème, et terminons la querelle.

Quoi qu'il en soit, inlassable ami, le livre de Charbonneau nous est le meilleur bulletin de santé que, depuis longtemps, nous ayons reçu, dans notre république. Serions-nous majeurs, que quelques-uns des

(1) Nous renvoyons l'auteur de cet article aux carnets de Dostoïevski, R. C.

nôtres réagissent comme des hommes et des vrais lettrés ? Je viens de vous présenter un critique catholique qui n'a rien du sacristain et qui n'a pas besoin de se pincer pour se montrer et rester catholique : après ce bon romancier et ce très intelligent critique, ferais-je la découverte d'un mystique canadien ? Qui sait ? Pascal disait à peu près : « Priez et ça viendra... » A force de prier, le Laurentien finira peut-être par avoir la foi dont il se vante : il y a la foi du charbonnier, il y a aussi la foi du perroquet... Vous êtes chanceux d'être loin, parce que je vous assure que le perroquet a le bec crochu, ce qui m'oblige de fermer ma lettre.

BERTHELOT BRUNET

JEUNE POÉSIE

POÈMES

I

*Il faut aux fronts effarouchés
Par le vain bruit des bouches belles,
Le mensonge des paix cruelles
Qui tient au lit les songes nés.*

*Las des tristesses ennuyeuses
Enfantant les tyrismes fous.
Ils se creusent des rêves mous
Aux portiques des vies oiseuses.*

*Et leurs vastes cerveaux abscons
(Si sublime est leur attitude)
Conçoivent la plénitude
Et la rigueur de leur raison...*

II

*Le sylphe silencieux, s'irise,
Blême, d'une pâleur de feu;
Un énergumène bleu
Jaillit d'un songe de cytlise.*

*Une heure glisse un glas d'aiguilles,
Froissant de coupables baisers;
Une involontaire pupille
Cligne aux mollets évaporés.*

*Et la base se rengorge
Au vent d'un frais papillon fui.
Il n'en émerge que la gorge
Et que l'œil fauve, surgi...*

III

*Cette pierre fugace fut,
Dans le jardin des vieux amants
La flûte où le faune dormant
Expirait un silence nu.*

*Tendant son dos vide en arc
Aux vagues sons de la distance,
Il achemine sa substance
Au trou fluide et gris du parc.*

*La bouche ronde, à l'ouverture,
Pose, frileuse, un poids d'hiver,
Et l'orteil sage, se mesure
Aux cadences des anciens vers.*

*Cette pierre fugace fut
Le souvenir des vieux amants
Qui laissent au faune dormant
Leurs pauvres ombres accroupies.*

ACHILLE CRAUZE

CONTE DE PEU DE JOIE

*Le nuage a bâillonné l'étoile
L'étoile que nous examinions
De nos yeux drôlement embués :
Nous avions comme un pressentiment.*

*Nous regardions l'étoile, un peu tristes,
Nous disions : Luira-t-elle toujours ?
Et la crainte d'un soudain nuage
Mit un fin voile sur nos regards.*

*Déjà nos yeux goûtaient au nuage
Et l'adoucirent avec des larmes :
Ils épuisèrent toutes réserves.
La nue vint : nous n'avions plus de sucre...*

*La nue vint, nos yeux nous firent mal :
L'ombre immense les emplit soudain.
(Il sortit deux pleurs oubliés là,
Chassés par l'ombre qui comblait tout.)*

*Depuis nos yeux nous font bien souffrir :
Ils gardent en secret des lueurs
En atomés, mêlés à leur nuit,
Souvenirs de l'étoile, douleurs...*

*Et c'est pourquoi nous souffrons, mes yeux.
Nous avons soif, si soif de l'étoile.
Si nous n'avions pas bu à ses sources
La nuit suffirait à notre soif.*

*Mais la nue a baillonné l'étoile
L'étoile que nous examinions
De nos yeux drôlement embués :
Ah ! nous avons un pressentiment...*

CLAUDE ROUSSEAU

LA BREBIS QUI S'EN VA...

*Je pars
loin
très loin même
Et j'ai peur de mon ombre
et j'ai peur de ma vie*

*Je pars
pleine
de mort et de haillons
seule pour toujours
avec mes frères et mes sœurs
aussi pauvres que moi-même.*

*Je quitte
mes
pâturages pour ne plus les revoir
jamais.
Je quitte
ma
Terre pour la pierre dure
ma belle Terre
mes beaux arbres
mes belles fleurs
tout*

*Mon âme est triste
parce que je pars.
J'ai tout donné,
Ma laine
Mon lait.
On a voulu
m'acheter
moi,
pour de l'argent de bourgeois*

*Ils ne l'ont pas fait :
je m'étais fait tondre.
Ils m'ont arraché
mes petits moutons.
(Qu'ils étaient beaux)
Mais moi
Je reste.
La route est si
dure
à mes pieds*

*Je tombe si souvent.
Je marche ma Mort
Je fais ma dernière Route,
après...*

*Donne-moi la Force
Etre Suprême
Qui m'a créée.
J'en ai tant besoin pour marcher.*

*Il y a si longtemps
que je marche
et je suis si légère et si lourde en
même temps.*

*Le vent me secoue
mais je marche
quand même, toujours.*

*La boue me salit,
qu'importe,
Je cours vers la Mort,
Je cours vers la Vie...*

*Et mes frères et mes sœurs
qui marchent avec moi
Et leurs petits enfants
qui pleurent.
Ils souffrent, eux aussi,
autant que moi.*

*On nous a tous tondus.
Il fait froid.
Nous avons trop aimé la Terre
Nous la quittons trop.*

Caravane de Morts.

*Je ne me retourne pas
en arrière
Je marche droite
comme l'Être Suprême
Je marche sur ma Mort
vers ma Vie.
C'est long la Vie*

*La Route sans soleil
La Route sans but
La Route sans joie.*

C'est ça, ma Route.

*On a rapporté que cette brebis
était morte en chemin.*

GABRIEL CHARPENTIER

LA MUSIQUE

LA PASSION SELON SAINT MATHIEU

On cherche en vain des excuses pour la singulière exhibition que les Festivals de Montréal ont donnée de la *Passion selon Saint Mathieu* de Jean-Sébastien Bach le 7 avril.

Reprenant la formule fâcheusement inaugurée l'année dernière, on a donc donné une version dramatique aggravée de ce chef-d'œuvre. Au texte et à la musique, que l'auteur avait confiés au récitant, aux chœurs, aux solistes, et à l'orchestre, on a de nouveau surimposé une série de tableaux scéniques, apparemment destinés à illustrer et à souligner les passages les plus émouvants ou les plus tragiques de la *Passion*.

Nous avons dit ici l'année dernière en quoi la dramatisation de cette œuvre était une erreur. Nous n'y reviendrons que pour relever quelques aspects de cette vulgarisation (dans la plus pénible acception de ce terme) qui sont plus particulièrement ressortis à cette soirée du Vendredi-Saint.

Toute œuvre d'art possède son équilibre intérieur. Son ensemble de tensions, d'oppositions et de concordances s'unit sur un rythme ordonné par l'artiste. Cet équilibre peut rester ignoré, mais il est essentiel, et on ne saurait y toucher. On peut imaginer qu'on tente de para-

chever un ouvrage qui, pour des raisons extrinsèques, est resté imparfait, bien que l'histoire de la musique n'offre qu'un exemple de réussite dans ce domaine, celui de l'*Ouverture d'Iphigénie en Aulide* de Gluck, complétée par Richard Wagner. Mais comment peut-on penser — à moins d'être dénué de tout sens artistique — qu'il soit possible d'apporter quoi que ce soit à une composition, particulièrement quand elle a, comme la *Passion selon Saint Mathieu* atteint ce degré presque surhumain de perfection ? Comment peut-on surtout prétendre placer arbitrairement son interprétation sur un plan esthétique hétérogène ? Les organisateurs de la soirée du 7 avril répondront peut-être qu'ils n'ont rien voulu ajouter, et qu'ils ont voulu seulement illustrer le côté dramatique de la *Passion*. Pauvre réponse, en vérité, car c'est bien un élément entièrement nouveau, et hélas ! fort dissonant, qu'ils ont inséré de force dans la puissante construction élevée par Bach, violant ainsi l'équilibre intérieur et la signification profonde qu'il lui avait donnés.

C'est bien là qu'est la faute : la *Passion selon Saint Mathieu*, il faut le répéter, n'est pas autre chose qu'un récit, quasi rituel, soutenu par une série de chorals, et accompagné des commentaires des solistes, des chœurs, et parfois de l'orchestre. De ce récit, destiné au service religieux, les Festivals de Montréal ont fait un spectacle.

Cette transposition est fâcheuse, non seulement parce qu'elle nuit à l'esthétique de l'œuvre (ce qui déjà serait suffisant pour la condamner), mais aussi parce qu'elle est dénuée de toute logique intérieure. Et que cet arbitraire dans la conception engendre à son tour l'incohérence dans l'exécution, on ne saurait s'en étonner. C'est ainsi qu'on a, côte à côte, des solistes qui sont en même temps des acteurs, un Évangéliste qui naturellement reste dans son rôle de Récitant, des chœurs qui, bien qu'ils soient censés exprimer les réactions de la foule, sont eux aussi absents de l'action, et sur la scène des figurants qui, parce qu'ils n'ont rien à dire qui ne soit déjà dit par la musique, ne parviennent pas à s'intégrer dans l'ensemble. Même dans le cas le plus favorable, celui de la Sainte Cène, où la plupart des solistes participent effectivement à l'action, (mais où l'on n'a pas su résister à la tentation facile d'imiter Léonard de Vinci), on doit recourir à un système foncièrement hybride basé sur l'utilisation parallèle de méthodes différentes, et souvent irréconciliables, d'expression artistique. Ces scènes sont d'ailleurs la minorité. En fait, la plupart sont de simples pantomimes, où des figurants muets sont chargés de traduire sur le plan physique les idées que Bach avait transcrites en musique et en récit. Des gestes dramatisés aux gestes stylisés, c'est-à-dire de la pantomime au ballet, il n'y a qu'un pas, et ce pas, on n'a pas hésité à le franchir en faisant accompagner sur la scène le premier air de la seconde partie d'une sorte de danse, dont l'exécution était d'ailleurs incertaine et le sens obscur. Mais l'arbitraire conduit inévitablement à de plus graves dégradations : on va même jusqu'à souligner de coups de tonnerre le récit de l'Évangile qui suit la mort du Christ ! Où est restée la sobre et tragique harmonie que Bach avait donnée à cette partie si poignante de son œuvre ?

Cette incohérence de la conception artistique se répercute naturellement sur les conditions matérielles de l'exécution. Non pas seulement dans la salle, bien qu'il faille dire que *His Majesty's Theater* était

bien le local le moins adapté à l'interprétation d'une œuvre religieuse; non pas seulement dans la fâcheuse disposition des chœurs et de l'orchestre, qui rendait impossible la véritable fusion des divers éléments que l'œuvre réclame; non pas seulement chez les spectateurs, déroutés par le parallélisme et la concurrence des plans esthétiques, mais aussi — et surtout — chez les exécutants.

Dans cette confusion générale, il faut cependant mettre les chœurs de côté. Ils interprétèrent leur part, qui est considérable, avec précision et enthousiasme. On peut regretter qu'on ait confié à des voix de femmes le chœur d'enfants de l'*Introduction*, privant ainsi le Choral de l'élément de différenciation qui lui était nécessaire pour se détacher de la puissante complexité contrapuntique des deux autres chœurs et de l'orchestre, mais on doit reconnaître que l'ensemble vocal, préparé avec maîtrise avec Mr. Chadwick, s'acquitta de sa lourde tâche avec une intensité, une ferveur et une conviction qu'on ne saurait souhaiter plus profondes et plus expressives.

Dans l'orchestre, dont les attaques et les accompagnements furent parfois un peu indécis, il faut louer les divers solistes instrumentaux, dont on sait l'importance dans l'accompagnement des airs et des récitatifs, et qui tous montrèrent un goût très sûr et un respect attentif de la spiritualité de la musique qui leur était confiée.

Quant au style général de l'exécution, si l'on fait abstraction de l'impardonnable erreur de conception, il resta conforme au caractère sacré de l'œuvre et au génie du compositeur. Seul le chœur final fut pris avec une hâte intempestive, et à coup sûr incompréhensible. Il n'y a pourtant rien, dans cette page, de la joie de Pâques? Sans doute, on y entrevoit l'espoir de la Rédemption, mais le texte comme la musique expriment essentiellement la peine de l'humanité devant le martyr de son Sauveur. La joyeuse vigueur que M. Pelletier leur imprima était donc bien éloignée de la sérénité douloureuse qui ressort de cette émouvante conclusion.

Ainsi, si elle a présenté de très beaux moments, l'exécution de la *Passion selon Saint Mathieu* a, dans son ensemble, déçu. Viciée par une confusion esthétique fondamentale, qui était en même temps une grave faute de goût, elle ne pouvait pas répondre aux efforts considérables que les organisateurs, les dirigeants et les exécutants avaient faits depuis des mois pour sa préparation.

Il est fâcheux de faire cette constatation. Il est d'autant plus fâcheux de la faire que, moins que toute autre, l'œuvre maîtresse de Jean-Sébastien Bach méritait d'être ainsi malmenée.

De quelque côté qu'on la considère, que ce soit comme un acte de foi ou comme une œuvre d'art, la *Passion selon Saint Mathieu* est l'un des plus remarquables monuments que l'homme ait élevé à sa croyance. Il n'y a guère, dans l'histoire des œuvres humaines, que la cathédrale gothique qui l'égale en intensité spirituelle et en perfection technique. Nous avons d'ailleurs dit, dans une précédente chronique, en quoi l'esthétique de Bach s'apparente à l'idéologie médiévale, malgré la distance des siècles, et malgré la transformation que la Renaissance, et après elle la Réforme, devaient apporter dans les mœurs et dans les idées. Comme le moyen-âge, Bach est pénétré de l'essentielle primauté

dur transcendant. La réalité divine est plus importante, plus immédiate, et on serait tenté de dire plus réelle, que la trompeuse réalité terrestre. Ainsi transformé par cette perspective spirituelle, le monde ne reste plus qu'un épisode, souvent douloureux et toujours décevant, dans l'existence des humains, dont la seule explication se situe dans l'au-delà. C'est cette idéalisation de la vie par la constante projection du transcendant qui a été particulière à l'esthétique médiévale comme à celui de Bach. C'est elle qui donne à la *Passion* son atmosphère de victorieuse sérénité. A travers les chorals qui, comme de solides piliers, la soutiennent d'un réconfort puissant et familier, à travers les récitatifs et les airs, qui la transpercent d'une lumière aussi multiple et aussi profonde que celle des vitraux, depuis le rythme lancinant et la grandiose architecture de son *Introduction* jusqu'à la poignante gravité de son chœur final, elle apporte à l'angoisse de l'homme l'appui d'une foi irréductible et la joie d'une beauté qui ne semble que grandir avec les siècles. C'est dans cet esprit qu'il faut présenter cette œuvre, et c'est dans cet esprit qu'on aurait aimé l'entendre.

HENRI ROVENNAZ

LA SCIENCE

LAVOISIER : L'HOMME, LE PHYSIOLOGISTE

Antoine-Laurent Lavoisier, le savant français dont nous célébrons cette année le bicentenaire, et que Pasteur considéra comme « l'homme le plus complet, le plus grand peut-être que la France ait produit dans les sciences », naquit à Paris le 28 août 1743. Il descendait d'une famille de magistrats de haute culture intellectuelle, de grande valeur morale et jouissant d'une large aisance. Son père, procureur au Parlement, lui fit donner une excellente instruction au collège Mazarin. Doté d'une vive intelligence et très studieux, le jeune Antoine-Laurent éprouve d'abord l'amour des Lettres. Il remporte, à 17 ans, en rhétorique, le grand prix de discours français et rêve la gloire de l'écrivain. Après avoir tenté quelques essais littéraires, il suit des cours à la faculté de Droit et s'inscrit au Parlement comme avocat. En même temps, il entreprend des études scientifiques. Son incroyable ardeur au travail est restée légendaire. Afin de se dérober aux obligations du monde et de limiter ses fréquentations à celles de ses livres, il a, à 19 ans, l'idée originale d'invoquer des raisons de santé et de se mettre à la diète lactée stricte pendant plusieurs mois. Ainsi obtient-il, à peu de frais, qu'on le laisse tranquille à ses chères études.

A 22 ans, Lavoisier remporte un prix à l'Académie des Sciences sur le sujet suivant : « Le meilleur moyen d'éclairer, pendant la nuit, les rues d'une grande ville, en combinant ensemble la clarté, la facilité du service et l'économie ». Pour effectuer ce travail, Lavoisier adopte là encore une attitude énergique : il s'enferme dans sa chambre tendue

de noir pendant plus de six semaines, réalisant ainsi, juge-t-il, de meilleures conditions physiologiques pour apprécier les différences de lumière et dans tous les cas la concentration de pensée propice à un travail soutenu.

Lavoisier aborde les sciences en suivant les cours de l'astronome La Caille, du botaniste Bernard de Jussieu, du minéralogiste Guettard et du chimiste Rouelle. Après quelques études minéralogistes et chimiques qui retiennent l'attention des savants il entre, à 25 ans, en 1768, à l'Académie des Sciences, en qualité de membre adjoint. Sa puissance de travail et l'universalité de ses connaissances le feront charger de nombreux rapports. Il en écrira plus de 200 sur les sujets les plus variés : La fabrication des thermomètres, la réforme des hôpitaux et des prisons, les pompes antiméphitiques, le charbon de tourbe etc... Ajoutons à cela plus de 50 mémoires personnels sur ses recherches chimiques. Il jouera d'ailleurs un rôle de plus en plus important dans la vie de l'illustre Société dont il sera en son temps président et à la fin de sa vie trésorier.

J'ai dit que Lavoisier avait commencé sa culture scientifique en étudiant les mathématiques, la botanique, la minéralogie et la chimie. Mais c'est à cette dernière science qu'il se consacrera désormais. Désireux de s'y adonner en toute indépendance et pressentant que les recherches qu'il veut entreprendre seront très coûteuses (on dit que ses seuls travaux sur la composition de l'eau coûtèrent environ 50,000 livres), il veut s'assurer une grande position de fortune. A 28 ans, il sollicite et obtient le tiers d'une charge de fermier général, qui lui donnera la richesse. Mais cette profession devait occuper le plus clair de son temps. Qu'à cela ne tienne ! Lavoisier fixe ainsi son programme : son travail de financier l'occupera tout le jour, de 9 h. du matin à 7 h. du soir. Ses recherches scientifiques n'en seront pas sacrifiées pour autant. Il leur donnera encore 6 heures par jour : de 6 h. à 9 h. du matin et de 7 h. à 10 h. du soir. En outre, le dimanche sera entièrement consacré à ses recherches de laboratoire.

Ces deux activités cependant ne suffisent pas encore à son insatiable ardeur. Il accepte de nombreuses charges publiques; c'est ainsi qu'il sera nommé :

inspecteur général des poudres et salpêtres,
administrateur de la Caisse d'escompte,
adjoint à la Commission de Monnaies,
adjoint au Comité de Salubrité,
membre de la Commission de la Fondation du nouveau Système de Poids et Mesures,
député suppléant aux Etats Généraux de 89,
et nous l'avons vu,

président puis trésorier de l'Académie des Sciences.

En outre, il se consacrera à ses travaux extra scientifiques d'une réelle portée sociale; il publiera :

un ouvrage d'Economie politique sur la production et la consommation en regard avec la population;

un ouvrage sur la richesse territoriale du royaume de France, contenant un plan pour la perception des impôts;

un projet de la Fondation d'une Caisse d'Escompte pour l'Orléanais;
un projet de Caisse d'Épargne et de Retraite pour le peuple;
un projet de Caisse d'Assurance Agricole;
un projet de Canal latéral à la Loire destiné à rendre ce fleuve navigable en toute saison.

Ces multiples fonctions et ces nombreux travaux montrent, à côté d'une inlassable activité, ce trait fondamental de la personnalité de Lavoisier : un altruisme foncier, un souci constant de l'intérêt général, un profond amour de l'humanité. Sa générosité d'ailleurs se traduira maintes fois par des libéralités envers ceux qui solliciteront son aide. Sa grande fortune lui servira à deux fins essentielles : payer ses recherches scientifiques, très coûteuses; et faire du bien autour de lui. Un exemple entre autres : lorsque la révolution en 1793, supprima l'Académie royale des Sciences, et en suspendra les traitements et les bourses de recherches, Lavoisier puisera dans sa fortune personnelle pour payer ses collègues et leur permettre de poursuivre leurs travaux.

J'ai dit qu'un jour par semaine, le dimanche, était entièrement consacré à ses travaux de laboratoire. Voici ce que nous en dit Madame Lavoisier. Lavoisier avait, à 28 ans, épousé la fille d'un fermier général, Mademoiselle Marie-Anne Pierrette Paulzé. Bien qu'agée de 14 ans seulement lors de son mariage, Madame Lavoisier, d'une intelligence vive, apprécia rapidement la valeur de son mari. Elle s'instruisit pour devenir digne de lui et devint sa collaboratrice attentive. Elle l'aida dans son laboratoire et en particulier c'est elle qui écrivit le détail des expériences et des réflexions scientifiques du génial savant sur les fameux registres du laboratoire, qui sont actuellement conservés dans les archives de l'Institut où l'on peut retrouver, pour ainsi dire au jour le jour, le développement des idées et des résultats scientifiques de l'éminent chimiste. Madame Lavoisier nous dit donc à propos du dimanche : « C'était pour lui un jour de bonheur. Quelques amis éclairés, quelques « jeunes gens fiers d'être admis à l'honneur de coopérer à ses expériences se réunissaient dès le matin dans le laboratoire; c'était là « que l'on déjeunait, que l'on discertrait, que l'on créait cette théorie « qui a immortalisé son auteur; c'était là qu'il fallait voir, entendre « cet homme d'un esprit si juste, d'un talent si pur, d'un génie si élevé; « c'était dans sa conversation que l'on pouvait juger de la hauteur de « ses principes de morale ».

Les hommes les plus éminents de la Science de l'époque étaient cordialement reçus dans le laboratoire de l'Arsenal. Jamais d'ailleurs Lavoisier ne communiqua une découverte à l'Académie avant d'avoir répété ses expériences devant les savants qui venaient le voir ou qu'il avait lui-même convoqués. Il exigeait leurs critiques et soumettait ses idées à une discussion approfondie. Le laboratoire et les salons de l'Hôtel de l'Arsenal devinrent ainsi le centre scientifique de Paris.

C'est avec l'année 1770 que Lavoisier commença réellement les recherches originales qui devaient changer la face de la chimie et de la physiologie et constituer la base sur laquelle reposent actuellement ces sciences. En un peu plus de 15 ans seulement, ce prodigieux cerveau accomplit en chimie une révolution d'une telle ampleur et d'une telle importance qu'on le nomme à juste titre le Newton de cette science.

En 1789 la tâche que Lavoisier s'était fixée en chimie minérale était pratiquement terminée. Et il se proposait de se consacrer exclusivement à des recherches de chimie animale et végétale lorsqu'il fut entraîné dans la tourmente de la Grande Révolution. Marat l'accusa dans son journal « L'Ami du Peuple », le 27 janvier 1791, par ces paroles véhémentes, peu dignes d'un homme qui prétendait lui-même être un savant : « Je vous dénonce », écrivait Marat, « le coryphée des charlatans sieur Lavoisier, fils d'un grippe-sol, apprenti chimiste, élève de l'agioteur Genevoix, fermier général, régisseur des poudres et salpêtres... Croiriez-vous que ce petit monsieur, qui jouit de 40.000 livres de rente et qui n'a d'autre titre à la reconnaissance publique que de lui avoir intercepté de l'air par une muraille qui coûte 33 millions au pauvre peuple » (c'était une allusion aux travaux de Lavoisier sur la composition de l'air et au mur d'octroi qui avait été établi à la suite d'un rapport de Lavoisier sur les impôts), « ... cabale comme un démon pour être élu administrateur du département de Paris ? Plût au ciel qu'il eut été lanterné le 6 août !... »

Mais c'est surtout comme fermier général que Lavoisier fut compromis dans l'accusation portée en bloc sur ses confrères. Beaucoup évidemment d'entre ceux qu'on appela les « sangsues publiques » avaient fréquemment subordonné — permettez-moi cet euphémisme — l'intérêt général du pays à leur intérêt particulier. Lavoisier méritait-il cette accusation ? Se livra-t-il sur les biens nationaux, comme certains le lui ont reproché, à des spéculations rappelant les opérations d'agiotage ? Les biographies du grand chimiste que j'ai pu consulter ici ne retiennent pas cette suggestion. Dans tous les cas elles constatent que Lavoisier fit un emploi généreux de sa fortune, l'utilisant tant au développement de la science qu'au secours de ceux qui sollicitaient son aide. Mais les passions politiques ne permirent pas d'établir une discrimination entre les différents fermiers généraux accusés. Ni les nombreuses activités de Lavoisier orientées vers la science ou les tâches publiques, ni son éminente valeur ne le protégèrent contre l'aveuglement révolutionnaire. Pendant toute la période où, dès 1789, il fut inquiété comme fermier général et où l'Académie elle-même commença à être attaquée (avril 1792) Lavoisier ne se découragea à aucun moment. Il continua ses travaux et ses tâches multiples. Il fit des efforts désespérés pour sauver l'Académie des Sciences dont il était le trésorier, pour continuer ses travaux et pour permettre à ses collègues de poursuivre les leurs. Lors de l'arrestation des fermiers généraux, il renonça enfin à la lutte et vint lui-même se constituer prisonnier. Il fut interné le 26 novembre 1793 à la maison d'arrêt du Port Libre, ancien couvent de Port Royal, puis le 24 décembre à la prison de l'Hôtel des Fermes, et enfin, le 5 mai 94, à la Conciergerie. Rapidement jugé et condamné à mort, il écrivit le 7 mai, veille de son exécution, une lettre à son ami Augé de Villers où se reflètent bien la sérénité et la noblesse d'âme qu'il opposa au destin. Voici cette lettre : « J'ai obtenu une carrière passablement longue, surtout fort heureuse et je crois que ma mémoire sera accompagnée de quelques regrets, peut-être de quelque gloire. Qu'aurai-je pu désirer de plus ? Les événements dans lesquels je me trouve enveloppé vont probablement m'éviter les inconvénients

« de la vieillesse. Je mourrai tout entier. C'est encore un avantage que
 « je dois compter au nombre de ceux dont j'ai joui. Si j'éprouve quel-
 « ques sentiments pénibles, c'est de n'avoir pas fait plus de bien, c'est
 « de n'avoir pas fait tout celui que je projetai pour ma famille; c'est
 « d'être dénué de tout et de ne pouvoir lui donner ni à elle ni à vous
 « aucun gage de mon attachement et de ma reconnaissance ».

« Il est donc vrai que l'exercice de toutes les vertus sociales, des
 « services importants rendus à la patrie, une longue carrière, utile-
 « ment employée pour le progrès des arts et des connaissances hu-
 « maines, pour le bonheur de l'humanité, ne suffisent pas pour préserver
 « d'une fin sinistre et pour éviter de périr en coupable. Je vous écris
 « aujourd'hui parce que demain il ne me sera peut-être plus permis de
 « le faire et que c'est une douce consolation pour moi de m'occuper
 « de vous et des personnes qui me sont chères dans ces derniers mo-
 « ments. Ne m'oubliez pas auprès de ceux qui s'intéressent à moi : que
 « cette lettre leur soit commune... c'est vraisemblablement la dernière
 « que je vous écrirai. Signé Lavoisier ». Le 8 mai, il fut conduit,
 ainsi que les 27 autres fermiers généraux, dont son beau-père Paulzé,
 sur la Place de la Révolution où il fut guillotiné. Il mourut avec calme
 et résignation philosophique, à l'âge de 50 ans et 8 mois. Ses restes
 furent jetés au cimetière de la Madeleine.

Le lendemain de sa mort, le géomètre Lagrange disait à son ami
 Delambre, en parlant de ceux qui condamnèrent Lavoisier : « Il ne leur
 « a fallu qu'un moment pour faire tomber cette tête et cent années peut-
 « être ne suffiront pas pour en reproduire une semblable ». Mais si
 Lavoisier fut une des victimes les plus regrettables de la Révolution,
 on doit rappeler que l'erreur de sa condamnation fut officiellement re-
 connue deux ans plus tard. L'acte de restitution d'une partie de ses
 biens confisqués, daté d'avril 1796, porte en effet la mention : « à Ma-
 dame Lavoisier, veuve de Lavoisier, injustement condamné ».

Empêché de donner toute sa mesure et arrêté en pleine vigueur
 créatrice, le génial chimiste laissait cependant un peu plus de 50
 mémoires et quelques livres fondamentaux, un testament scientifique
 qui révolutionnait la science de l'époque, lui traçait une voie nouvelle
 et lui communiquait un élan dont les découvertes actuelles sont toujours
 le lointain développement.

Je vais maintenant vous exposer dans leur cadre historique l'es-
 sentiel des recherches que Lavoisier fit du point de vue physiologique,
 sur la fonction de respiration et sur la chaleur animale.

De toutes les fonctions de la vie, la respiration fut l'une des plus
 tardivement expliquée. Elle nous paraît cependant simple aujourd'hui.
 Chacun ne sait-il pas en effet que l'air contient, à côté d'un gaz inerte,
 l'azote, qui ne joue aucun rôle respiratoire, un autre gaz éminemment
 actif, l'oxygène, qui, au niveau du poumon, passe dans le sang, se fixe
 sur les globules rouges, est transporté par le sang dans l'intimité des
 tissus où il sert à brûler, par un véritable phénomène de combustion,
 des corps variés ? Ne sait-on pas qu'au cours de ces réactions de com-
 bustion se dégage, entre autres produits, un gaz, le gaz carbonique qui,
 transporté par le sang des tissus vers le poumon, se trouve rejeté dans
 l'air, où il prend la place, si l'on peut dire, de l'oxygène inspiré ?

Mais oublions présentement ces notions classiques, si nous voulons nous émerveiller comme il se doit du déchiffrement par Lavoisier de l'énigme de la respiration. Pour redonner avec sûreté son mérite à l'illustre découverte, rappelons les premières théories et montrons les erreurs grossières des prédécesseurs et des contemporains de Lavoisier.

On savait depuis toujours que la respiration est indispensable à la vie. Platon expliqua ce fait en disant que le cœur produit une chaleur qui menace de dessécher et de corrompre l'organisme et que la respiration lutte contre ce danger en envoyant l'air extérieur, par la voie des artères, jusqu'au cœur qu'il rafraîchit. Aristote adopta cette théorie. Galien la retoucha en montrant que les artères ne contiennent pas de l'air mais du sang. De nombreux naturalistes adoptèrent jusqu'à Lavoisier cette théorie du refroidissement par l'air. Devant les objections que les animaux tenus en vase clos meurent encore bien qu'on empêche l'air de s'échauffer, et que des animaux à l'air libre ne meurent pas, quoiqu'on leur fasse respirer de l'air chaud, certains imaginèrent une théorie mécanique dite du déplissement des poumons, basée sur l'élasticité de l'air : après l'expiration, les poumons réduits de volume comprimeraient les vaisseaux sanguins et arrêteraient le cours du sang. L'inspiration, en introduisant de l'air dans les alvéoles pulmonaires, les déplisserait et permettrait ainsi à la circulation de s'accomplir. Mais comment expliquer qu'un animal maintenu la poitrine gonflée et empêché de respirer meure ? Hales imagina alors une théorie dite de l'attrition, selon laquelle les mouvements alternatifs d'inspiration et d'expiration brassent le sang dans les poumons, agitent les globules rouges et les font rougir par frottement. Mayow critiqua aisément cette théorie enfantine et, quittant le domaine de la fantaisie, il eut le premier l'intuition de la réalité. Pour lui l'air contiendrait un principe vivifiant, l'esprit igno-aérien, c'est-à-dire apparenté au feu, capable d'entretenir la combustion et la respiration. Ce principe, qui correspond à notre oxygène, serait l'aliment nécessaire à cette fonction. Enlevé à l'air par la respiration, il se fixerait au sang noir pour le transformer en sang rouge. Ces idées encore imprécises étaient exactes, mais elles ne se fondaient sur aucune expérience. Mayow mourut à 33 ans en 1679 et sa théorie féconde fut vite oubliée.

Nous en arrivons maintenant aux précurseurs immédiats de Lavoisier. Précisons d'abord quelques notions de base. Beaucoup de savants croyaient encore au XVIII^e siècle aux quatre éléments des Anciens : l'eau, l'air, la terre et le feu ; éléments derniers irréductibles, principes des choses dans toutes leurs variétés. En particulier, le feu était considéré comme une substance matérielle et pesante : le phlogistique de Stahl, qui imprégnait plus ou moins tous les corps combustibles. Selon la fameuse théorie du phlogistique, la combustion n'était autre chose que le départ hors du corps combustible de ce phlogistique qui devenait libre. Cette théorie enthousiasma le monde savant. Les plus grands esprits l'acceptèrent. Et cependant nous savons maintenant grâce à Lavoisier, qu'elle est exactement l'inverse de la réalité : en effet, au lieu que le corps combustible qui brûle perde quelque chose : le phlogistique, il s'adjoint au contraire quelque chose, l'oxygène qui se combine avec lui.

Quant à la notion de gaz, elle commençait seulement à apparaître. Selon la théorie des quatre éléments, l'air était encore considéré comme un corps simple et les premiers gaz que l'on découvrira seront envisagés comme des sortes d'« airs », de « fluides aériens », simples variétés de l'air atmosphérique.

Les premières recherches fructueuses sur la respiration se feront en Angleterre. Black reconnaît en 1757 que le gaz carbonique, que l'on appelait alors le gaz sylvestre, parce qu'il se dégageait de la combustion du charbon de bois, se forme sous l'influence de la respiration, par la transformation d'une partie de l'air. Le grand savant anglais Priestley fit alors, de 1771 à 1774, de remarquables découvertes et entre autres celles des gaz oxygène et azote. Il montre que le premier est plus propre que l'air à la respiration et à la combustion et que le deuxième est impropre à ces opérations. Mais ces deux gaz ne sont pas encore pour Priestley ce qu'ils sont actuellement pour nous. Adoptant la théorie de Stahl, il admet que l'oxygène et l'azote ne sont que de l'air dépourvu ou au contraire chargé de phlogistique. Au cours de la respiration, de l'« air déphlogistique » (oxygène) pénétrerait dans les poumons, s'y chargerait de phlogistique contenu dans l'organisme et serait exhalé sous forme d'« air phlogistique » (azote). Cette explication de la respiration, en réalité, si l'on veut être franc, n'explique rien du tout.

Il est étonnant de voir que Priestley avait tout en mains pour résoudre le problème de la respiration, mais qu'il n'aboutit pas, car il ne put sortir de l'erreur de Stahl et resta toute sa vie comme prisonnier de l'idée du phlogistique. Tout autrement raisonnera Lavoisier. Le chimiste Grimaux nous dit à ce sujet : « Quelque part glorieuse qui revienne à Cavendish, Priestley, Scheele, Black, c'est Lavoisier seul qui éleva la doctrine nouvelle. Lui seul abattit la théorie du phlogistique que tous ses contemporains s'acharnaient à défendre. Ceux-ci faisaient leurs expériences pour vérifier la théorie de Stahl. Lavoisier sut se soustraire à la tyrannie de ces théories admises. Il dut cette indépendance de vue à la philosophie de Condillac qui, faisant naître toutes les idées de la sensation, repoussait les idées innées. Il étendit ce principe aux sciences expérimentales et rejeta les conceptions a priori, qui en sont les idées innées. Il revenait au principe de Bacon : tout ce que nous savons dérive de l'expérience ». Lavoisier dit lui-même : « Je me suis imposé la loi de ne procéder jamais que du connu à l'inconnu, de ne déduire aucune conséquence qui ne dérive immédiatement des expériences et des observations ».

Lavoisier se fixa une méthode inflexible de travail. Les difficultés de ses contemporains venaient en grande partie de ce que, lors du chauffage et de la combustion de substances solides, des gaz s'échappaient qu'ils ne songeaient pas à peser. Lavoisier s'imposa une technique : le *système clos* et il utilisa comme instrument de contrôle la *balance*, par laquelle, écrit Grimaux, il établit pour ainsi dire « le doit et avoir » de toute expérience, et qui deviendra le procédé rigoureux « de la science moderne ». Ainsi retrouvait-il toujours les corps, même gazeux, issus des réactions. C'est ce qu'il exprimait en disant de l'oxygène que : « présent dans tous les phénomènes naturels, sans cesse en mouvement, il revêt mille formes, mais je ne le perds pas de vue et

« puis toujours le faire reparaitre à mon gré, quelque caché qu'il soit. « Dans cet être éternel, impérissable, qui peut changer de place, mais « qui ne peut rien gagner ni rien perdre, que ma balance poursuit « et retrouve toujours le même... » Ce passage contient en substance son affirmation célèbre de la conservation de la matière, déjà énoncée par les Anciens, mais démontrée par lui : « Rien ne se crée, rien ne se « perd ».

Voici maintenant les expériences de Lavoisier et les étapes successives de ses découvertes relatives à la composition de l'air, à la respiration et à la chaleur animale.

Lavoisier¹ enferme dans une cloche un volume donné d'« air commun » et il y place une petite quantité de mercure qu'il calcine par la chaleur pendant douze jours (la calcination est une manière de combustion). L'air diminue de volume et devient un « gaz méphitique » ou « moffette » qui ne permet plus ni la combustion d'une chandelle ni la respiration d'un cochon d'Inde ou d'un oiseau : la chandelle s'y éteint; les animaux y meurent. Quant au mercure, il s'est transformé en un composé rouge qui, réduit par la chaleur, redonne du mercure et libère un gaz permettant à un haut degré la combustion et la respiration. Ce composé de mercure était l'oxyde mercurique et le gaz libéré, de l'oxygène. En ajoutant cet oxygène à la « moffette », Lavoisier obtient un gaz identique par ses propriétés à l'air commun du début. Il avait ainsi démontré par l'analyse puis par la synthèse, que l'air n'est pas un gaz simple avec plus ou moins de phlogistique, mais un composé de deux gaz :

1) l'air « éminemment respirable » ou « air vital » qu'il appellera « oxygène », gaz actif qui se combine dans la calcination et dans la combustion vraie (autres expériences), au métal ou en général au corps qui brûle.

2) La « moffette » que Guyton de Morveau appellera plus tard azote, gaz inerte qui ne prend aucune part à la combustion ni à la respiration.

Dans une autre expérience, Lavoisier² place un moineau dans un volume donné d'« air commun ». Cet oiseau meurt d'asphyxie au bout de quelque temps. L'air du bocal est alors devenu un air « vicié » qui ne permet plus la respiration et qui éteint les lumières : il a perdu son oxygène, et qui trouble l'eau de chaux, en diminuant de volume : il a acquis de l'acide carbonique (« acide crayeux aériforme » de Lavoisier). Après absorption de cet acide carbonique, le gaz qui reste est déterminé : c'est de l'azote. Ajouté à de l'oxygène, il redonne de l'« air commun », qui permet à nouveau combustion et respiration.

Lavoisier démontrait par cette expérience que la respiration s'accompagne d'une disparition de l'oxygène de l'air et d'une libération de gaz carbonique. L'oxygène qui disparaît ainsi se combine avec du carbone contenu dans l'organisme pour donner ce gaz carbonique. Quant à l'azote, cette « moffette » ne prend pas plus part à la respiration qu'elle n'a participé à la combustion du mercure dans l'expérience précédente.

(1) « Mémoire sur la nature du principe qui se combine avec les métaux pendant leur calcination et qui en augmente le poids ». (Ac. des Sc.).

(2) « Expériences sur la respiration des animaux et sur les changements qui arrivent à l'air en passant par leur poumon ». (Aca. des Sc. 3-5-1777).

Dans les deux expériences précitées, celle du mercure et celle du moineau, Lavoisier démontrait que la calcination, comme la respiration, s'expliquent fort bien par la seule intervention des gaz, sans aucun concours du phlogistique. Le phlogistique, conclut-il, n'existe pas.

Cette négation du phlogistique souleva l'indignation générale dans tous les pays. Lavoisier fut brûlé en effigie à Berlin comme hérétique de la Science. Mais il reprendra de nouvelles expériences, accumulera les preuves et, en peu d'années, réussira à faire accepter ses idées par les physiciens d'abord, par les chimistes ensuite. En 1791, il aura avec lui tout le monde savant sauf quelques rares irréductibles, dont Priestley et Cavendish.

Cependant tout n'était pas illusion dans la théorie du phlogistique : dans les réactions de combustion, il se dégage bien réellement quelque chose qui quitte la réaction. Mais ce quelque chose est impondérable, c'est de la chaleur. Lavoisier l'appelle le « calorique » et considère qu'il est combiné avec les corps et plus particulièrement avec l'oxygène. Ses recherches sur le calorique l'occuperont 10 ans, de 1777 à 1787. Là encore il sera grand novateur. Avec ses collaborateurs Laplace, l'illustre mathématicien, et Séguin, il jettera les bases de la thermochimie et de la thermodynamie modernes.

On ignorait avant Lavoisier l'origine de la chaleur animale. Certains physiologistes, se fondant sur la théorie respiratoire de l'attrition que nous avons citée plus haut, croyaient qu'elle était le résultat du frottement des globules sanguins entre eux et contre les parois des capillaires. Appliquant une fois de plus sa méthode rigoureuse de travail, Lavoisier fait avec Laplace en 1780 les premières recherches de calorimétrie³. Ils placent un cobaye dans une boîte entourée de glace et calculent, par la quantité de glace fondue pendant 10 heures, la quantité de chaleur émise par l'animal pendant ce temps. Dans une 2^e expérience, ils mesurent la quantité de gaz carbonique produit par la respiration du cobaye pendant 10 h. également. Dans une troisième expérience, ils déterminent quelle quantité de chaleur se développe lorsque par la combustion directe de charbon on produit la même quantité d'acide carbonique que celle de la deuxième expérience. Ils trouvent que ces deux quantités de chaleur : chaleur animale dégagée par le cobaye et chaleur de combustion du charbon sont à peu près égales. En réalité, une légère différence permet de montrer que l'oxygène inspiré sert aussi à brûler de l'hydrogène pour donner de l'eau, que l'on retrouve sous forme de vapeur dans l'air exhalé. Ils énoncent alors leur théorie de la combustion respiratoire, qui établit deux notions d'une grande importance :

1° La respiration est un phénomène de combustion lente de carbone et d'hydrogène apportés par le sang dans l'oxygène absorbé par les poumons, avec formation de gaz carbonique et d'eau.

2° La chaleur animale est due, en grande partie du moins, à la chaleur de combustion du carbone et de l'hydrogène, et elle n'est autre que le calorique abandonné par l'oxygène de la respiration au cours de la combustion de ces corps. Ainsi se trouvaient étroitement liées

(3) LAVOISIER et LAPLACE: « Mémoire sur la chaleur » (Acad. des Sc., 1780).

et expliquées la respiration et la chaleur animale, celle-ci étant la chaleur dégagée au cours de celle-là, qui est une combustion. Et Lavoisier écrira dans une forme poétique : « On peut donc dire avec les Anciens que le « flambeau de la vie s'allume au moment où l'enfant respire pour la « première fois et qu'il ne s'éteint qu'à sa mort ».

Les vues de Lavoisier resteront vraies dans les grandes lignes. Toutefois on sait maintenant que la chaleur animale n'est pas entièrement tirée de l'oxygène gazeux mais provient en réalité de l'oxygène et des corps qui s'y combinent, c'est-à-dire qu'elle se dégage de la réaction chimique « exothermique » qui se passe entre ces corps. Ceux-ci ne sont d'ailleurs pas du carbone et de l'hydrogène libres, mais des principes organiques complexes. En outre, la combustion n'est pas la seule source de chaleur animale. Enfin, la notion de calorique de Lavoisier et Laplace fut modifiée dans le sens d'une théorie mécanique de la chaleur, mais cette théorie même avait été pressentie par eux lorsque, entre autres hypothèses, ils émirent, en 1782-83, celle selon laquelle la chaleur pourrait résulter des mouvements des molécules des corps.

Quant au lieu même de la combustion, Lavoisier envisagea deux hypothèses : ou bien elle se produit dans le poumon même avec transformation immédiate de l'oxygène et gaz carbonique. Ou bien l'oxygène gagne par le sang les différents organes et c'est dans l'intimité de ceux-ci que se font les combustions. Lavoisier considéra la première hypothèse comme la plus vraisemblable. Nous savons aujourd'hui que c'est la deuxième qui est vraie.

Ces quelques rectifications ne doivent pas nous décevoir ni nous surprendre, car le savant, quelque génial qu'il soit, travaille sur les données toujours partiellement inexactes et encore plus incomplètes de son époque, et de ce fait il est condamné à de fatales erreurs, que seuls de nouveaux progrès scientifiques permettent de révéler et de corriger.

J'indiquerai pour finir, en peu de mots, les travaux que Lavoisier fit encore dans ce domaine de la chaleur animale. Avec son collaborateur Séguin il montra, dans des expériences que je n'ai pas le temps de détailler, que la production de cette chaleur variait et dépendait de la température extérieure, de l'alimentation et de l'exercice, que celui-ci soit musculaire ou cérébral. « Ce n'est pas sans quelque justesse », écriront Lavoisier et Seguin, « que la langue française a confondu, sous « la dénomination commune de travail les efforts de l'esprit comme ceux « du corps, le travail du cabinet et le travail de l'ouvrier ». Ils étudièrent aussi l'influence de la transpiration (cutanée et pulmonaire) sur la régulation de la chaleur animale et aboutirent à une conception d'ensemble reliant la respiration, la transpiration et la digestion, les considérant comme des fonctions régulatrices, essentielles de l'organisme : « La machine animale », nous disent-ils, « est gouvernée par trois régulateurs principaux : la *respiration*, qui en opérant dans le poumon et « peut-être aussi dans d'autres endroits du système une combustion lente « d'une partie de l'hydrogène et du carbone que contient le sang, produit un dégagement de calories absolument nécessaire à l'entretien de « la chaleur animale; 2° la *transpiration* qui... facilite le dégagement « d'une certaine quantité de calories... et empêche conséquemment, « par le refroidissement continu que produit ce dégagement, que l'individu ne prenne un degré de température supérieur à celui qu'a fixé

« la nature; 3° la *digestion* qui, fournissant au sang de l'eau, de l'hydrogène et du carbone, rend habituellement à la machine ce qu'elle perd par la transpiration et par la respiration, et rejette ensuite au dehors, par les déjections, les substances qui nous sont nuisibles ou « superflues ». Et Lavoisier développe l'aspect philosophique de ces régulations : on ne peut se lasser d'admirer, dit-il, « le système de liberté générale que la nature semble avoir voulu établir dans tout ce qui a rapport aux êtres vivants. En leur donnant la vie, le mouvement spontané, une force active, des besoins, des passions, elle ne leur a point interdit d'en faire usage. Elle a voulu qu'ils fussent libres même d'en abuser; mais prudente et sage, elle a mis partout des régulateurs; elle a fait marcher la satiété à la suite de la jouissance. L'animal, excité par la qualité ou la variété des mets, a-t-il franchi la limite qui lui avait été marquée, arrive l'indigestion, qui est à la fois le préservatif et le remède : la purgation qu'elle opère, le dégoût qui succède rétablissent bientôt l'animal dans son état naturel. L'ordre moral a, comme l'ordre physique ses régulateurs. Et s'il en était autrement, il y a longtemps que les sociétés humaines n'existeraient plus, ou plutôt n'auraient jamais existé ».

Ces paroles de Lavoisier sont empreintes, quant à la destinée de l'humanité, d'un optimisme que nous souhaiterons tous voir se vérifier.

Jetons maintenant et pour finir un rapide coup d'œil d'ensemble sur cette œuvre afin d'en préciser la marque de génie et d'en tirer si possible d'utiles enseignements. Lavoisier fit des découvertes remarquables. Sans doute. Mais certains de ses contemporains: Black, Priestley et autres firent aussi d'étonnantes trouvailles. Ce en quoi Lavoisier dépassa largement ses contemporains, c'est en la compréhension parfaite des résultats de ses expériences comme de celle des autres auteurs. Avec une merveilleuse intelligence, il sut lire dans les faits, dénoncer les erreurs qui étaient, peut-on dire, classiques, et ouvrir des voies nouvelles : de ses immortelles recherches sur la respiration et la chaleur animale sont nées, nous l'avons vu, la *thermochimie*, la *thermodynamie* et la *physiologie* même avec sa *méthode expérimentale* rigoureuse. La *chimie organique* naquit également de ses recherches sur la respiration, qui révélaient la préexistence dans l'organisme vivant de carbone, d'hydrogène, d'oxygène (l'azote fut décelé en 1787 par Berthollet), montrant ainsi que la matière vivante contient les mêmes éléments chimiques que la matière inanimée.

Mais à côté d'aussi lumineuses qualités intellectuelles, que nous ne pouvons qu'admirer, envier mais non pas acquiescer, Lavoisier avait des qualités qui dépendent en grande partie de la volonté, de la discipline personnelle et dont nous pouvons par conséquent faire notre profit. Admirez sa méthode de travail, la liberté d'esprit qu'il s'imposait pour raisonner ses expériences. Admirez aussi la conscience qu'il apportait à sa tâche, autre élément moral indispensable pour la découverte de la vérité. Admirez enfin son ardeur et son amour du travail bien fait. Toutes qualités que chaque homme de science peut, s'il le veut bien, développer en lui.

Cette bonne volonté devient en ce moment un devoir. Notre patrie souffre trop cruellement des conséquences de certains relâchements et

de défauts développés par une vie trop facile, pour que nous ne reconnaissions pas actuellement l'impérieuse nécessité de bander nos énergies vers un seul but, le redressement de la France. Ce redressement s'accomplira dans une période critique, période de changement où d'anciennes valeurs, faussées, doivent être soumises à des estimations nouvelles. Notre cher pays, au sortir de son affreuse détresse, doit connaître un « renouveau ». De nombreux signes l'indiquent déjà. Écoutons, nous scientifiques, et nous tous intellectuels, l'appel de cette patrie à laquelle nous sommes passionnément attachés. Nous inspirant d'un modèle aussi éminent que le fut Lavoisier, comme homme et comme savant, travaillons tous, avec acharnement et dans un accord commun, à redonner à la France son rang de grande puissance mondiale et, dans le domaine des Lettres, des Sciences et des Arts, la première place qui fut hier la sienne et que son génie lui rendra demain.

J. BENOÎT

Professeur d'histologie et d'embryologie à la faculté mixte de médecine et de pharmacie d'Alger.

LA POLITIQUE

LA SURVIVANCE DE L'EUROPE

« Let us not believe that to help Europe... is an easy job. Europe is old and experienced, it has experience, a terrible experience, in wisdom as well as in wickedness... Europe will be sure to have learned a great deal and to know a great deal—a bitter knowledge of its own. It will have its own ideas and its will as to the future of the world... (deeply) rooted will be an abiding flame of revolt against the evils suffered and the injustices of the past... »
(Jacques Maritain : *Education at the cross-roads.*)

Parler de l'avenir de l'Europe cela dépasse le cadre d'une chronique politique, ce n'est pas faire l'analyse de faits connus.

Nos relations avec l'Europe sont rompues depuis au moins quatre ans; l'échange libre de pensées et d'informations avec certaines régions importantes a été suspendu depuis plus longtemps encore. Depuis la marche sur Rome en 1922, le fascisme a réduit au silence, l'une après l'autre, les populations de l'Europe centrale. La radio même n'est pas une source d'information. Moralement elle contribue plutôt à nous éloigner du vieux continent qu'à nous en rapprocher. Que nous soyons aux écoutes de la radio de Paris, d'Oslo, de Berlin, de Vienne ou d'Athènes, n'est-ce pas toujours la même voix — celle du docteur Goebbels — avec chaque fois, un très léger vernis national ? Quel que soit son déguisement, la propagande nazie ne représente pas la pensée européenne.

Pendant ces années de séparation, l'Europe qui fut le berceau de notre civilisation, le foyer du progrès humain, a subi une transformation sans égale dans l'histoire. La vieille Europe que nous avons connue se meurt. L'Europe de demain est encore une grande inconnue qui défie notre imagination. Est-ce que les sources d'énergie du vieux continent se seraient taries, comme nous l'affirme dans la meilleure manière spenglerienne, avec beaucoup de chiffres et de conviction, Louis Fisher dans son livre : *The Passing of the European Age*.

Il y aura sans doute un épuisement économique durant une période de transition considérable. Les ressources des pays occupés et belligérants auront été exploitées et gaspillées sans ménagement par les Nazis dans ce qu'ils appellent, avec un ironie cynique, la défense du continent. L'Europe ne s'était jamais vraiment remise de la saignée de la première guerre mondiale. Les conférences de paix ne lui assurèrent pas ce qu'il lui aurait fallu avant tout : un programme de production et de commerce continental. Alors que le développement des sciences techniques et des moyens de transport réclamaient des territoires de libre-échange toujours plus grands, non seulement les frontières douanières existantes furent renforcées partout, mais on ajouta des milliers de kilomètres en Europe centrale. Ainsi le niveau de la vie en 1938 en Europe était-il à peine supérieur à celui de 1914, tandis que le reste du monde, et particulièrement l'Amérique du Nord pendant cette période avait considérablement élevé le sien.

Il faudrait évidemment le génie d'un Dante pour décrire la misère qui est devenue le sort des Européens de 1944. Et notre imagination se refuse tout simplement à entrevoir les situations qui résulteraient si leur libération devait s'effectuer par une avance, pouce par pouce, des armées alliées à travers des régions dévastées par l'ennemi en retraite.

Jamais non plus la vie de l'homme n'a été évaluée à un prix si minime : des millions d'hommes meurent sur les champs de bataille, par suite des bombardements aériens, ou tout simplement à cause du manque des moyens de subsistance. D'autres centaines de milliers se trouvent dans les prisons ou dans les camps de concentration, d'où ils passent souvent au poteau d'exécution au mépris des garanties que le droit commun et constitutionnel avait érigées au cours des siècles, pour la protection de la personne.

C'est un spectacle de décomposition morale qui nous frappe d'abord. Nous assistons à la fin d'une époque; l'âge du libéralisme bourgeois a passé. Les anciennes élites ont perdu leur emprise sur la société et le respect qu'elles commandaient auprès des masses. Il suffit de penser pour un instant aux Quarante Immortels de l'Académie Française pour se rendre compte que celle qui fut l'ainée et la plus européenne de toutes, n'est pas une exception¹. Cette question des élites est sérieuse.

(1) For whatever motives, a larger and more representative section of the French « élites » have, in the eyes of the world, accepted the basic Vichy thesis—that some kind of tolerable deal with Hitler's Germany is possible—than has been the case in any other occupied country... It means, that a very large proportion of the normal leaders of France are suspects in the eyes of the masses of the French people » (D. W. Brogan « The problem of Union Sacrée in France »—*International Affairs*, London-Toronto, January 1944.

De ceux qui se sont opposés au nouveau messianisme totalitaire, qui sont passés à « l'underground », un grand nombre ont péri dans les camps de concentration. Combien de ceux qui ont « résisté », survivront en Allemagne ?

Toute civilisation florissante dans une société suppose deux facteurs : la prospérité économique et l'existence d'une élite qui garde un fond de valeurs communes généralement acceptées. Le déclin d'une civilisation devient inévitable dès que l'un de ces facteurs fait défaut. Voici donc que nous proposons d'examiner les chances de voir renaître de la catastrophe économique et de la désintégration spirituelle, une société prospère et de nouvelles élites sociales.

D'abord qu'est-ce que la société européenne ? Ce terme n'est évidemment exact que dans un sens plutôt large. Ce qu'il y avait c'était des sociétés nationales plus ou moins complètes en soi et qui se complétaient plus ou moins. Les nations et les nationalités, dont les antagonismes ont suscité si souvent des problèmes, formaient néanmoins la base d'une civilisation européenne puissante.

En 1918, on pouvait encore raisonnablement se proposer de rétablir, avec certaines modifications, le statu quo de 1914. Cette fois, toute possibilité de retour au passé est exclue, économiquement et politiquement. Un continent couvrant quatre pour cent de la surface du globe, et qui peut être survolé d'un bout à l'autre trois fois en vingt-quatre heures par une armada aérienne, est devenu trop petit pour supporter une trentaine d'États souverains, poursuivant une politique économique nationaliste et construisant des fortifications autour de ce qu'ils considèrent leurs frontières stratégiques. La souveraineté nationale n'est pas simplement une fiction juridique. Historiquement, elle se basait toujours sur un degré raisonnable d'indépendance économique et sur la capacité du pays à se défendre, seul ou avec l'aide d'un ou deux alliés traditionnels. Ces conditions « naturelles » de souveraineté n'existent plus. Les peuples sous le joug nazi se seront, sans exception, rendus à l'évidence de cette vérité. Il faudra faire grand, comme dit le comte Sforza².

Le projet du général Smuts contient sans doute des promesses de solutions de plus grande envergure. (Voir LA NOUVELLE RELÈVE, janvier 1944). De toute façon, on ne peut le rejeter parce qu'il est nouveau et soi-disant fantastique. Son auteur s'est probablement mieux rendu compte que bien d'autres de la magnitude de la tâche qui attend les Alliés au lendemain de la victoire. Certains voudraient faire croire que tout pourrait rentrer dans l'ordre ancien pourvu qu'on impose aux Allemands des conditions plus draconiennes que celles de Versailles, que l'on préserve la monarchie en Italie, en Grèce et en Yougoslavie et qu'une période de « cooling off » suffisante, caractérisée par une occupation militaire et une administration bienveillante de secours par UNRRA, garantisse en France et ailleurs l'élection de parlements « bien pensants ».

(2) *Demain il faudra faire grand*. Edition de l'Arbre, Montréal 1944. Livre qui propose un programme européen, à commencer par une fédération latine, dont une entente franco-italienne formerait le point de départ.

Les Européens ne lui en voudront même pas trop de se préoccuper de l'équilibre des puissances. Ils y sont habitués. Et s'il arrive que l'Angleterre, qui pendant des siècles a maintenu, tant bien que mal, cet équilibre en opposant les Etats de l'Europe les uns aux autres, se voit finalement amenée à identifier ses intérêts avec ceux d'une moitié du continent, le jeu en sera rendu plus simple désormais. De plus, s'il s'avérait inévitable qu'une partie considérable de l'Europe rentre dans la sphère d'influence de la Russie, bon nombre de gens ne trouveraient point déplacé qu'il se forme un contrepoids à l'ouest : une zone où les traditions occidentales auraient un foyer assuré. Tous seront d'accord qu'il serait préférable que les Alliés débarquent munis d'un plan même imparfait pour remplacer l'ordre nazi. Autrement, ce serait inviter le chaos.

Quel que soit l'ordre que les Alliés se proposeront d'apporter aux Européens qu'ils auront libérés avec le sang de leurs soldats, celui-ci semblera toujours de beaucoup préférable au cauchemar de la tyrannie qu'ils subissent présentement. Tout changement sera un soulagement — tout plan intelligent initial sur lequel les Alliés seront tombés d'accord, trouvera un accueil favorable. Ce sera une chance historique unique qu'il ne faudra pas gaspiller, car le sentiment de gratitude (et une lassitude déterminée par un désir d'avoir surtout la paix et du pain), ne dureront pas indéfiniment. Il faudra forger le fer pendant qu'il est chaud.

Le rôle des Alliés sera celui de la sage-femme durant un accouchement critique. Son assistance est indispensable, son incompétence pourrait tout gâcher, mais cependant la forme et la substance du nouveau-né ne dépendent jamais d'elle.

La renaissance d'une société nouvelle ne pourra être que l'œuvre des Européens eux-mêmes. Des projets artificiels n'auraient pas une longue vie. Des sphères d'influence — en supposant qu'elles puissent être délimitées sans friction majeure parmi les grandes puissances — présenteraient-elles à la longue une solution acceptable et viable ? Une fois libérés Tchèques, Polonais, Serbes, seront-ils disposés à se submerger dans la Fédération des Peuples de l'Union Soviétique ? Leur tradition est occidentale, surtout à la lisière des cultures mêmes, où la ligne de démarcation s'établit plutôt par la reconnaissance du Pape ou du Tsar comme chef spirituel de l'Eglise, que par la langue et la nationalité dont se réclament les populations paysannes de cette région. Les Hollandais, les Belges, les Suisses, qui se glorifient d'une histoire qui ne peut être échangée contre celle de l'Angleterre n'accepteront pas facilement de devenir membres d'un Commonwealth britannique réformé, surtout si cela suppose une allégeance à une couronne étrangère. Et les Allemands, Autrichiens, Hongrois, où s'intégreraient-ils ?

Du point de vue économique, une division de l'Europe en zones d'influences qui seraient intégrées dans de larges systèmes extra-continentaux, paraît artificielle. Elle n'est préférable qu'à cet isolationisme des économies nationales qui marquait la période d'avant-guerre. Entre l'Europe orientale et la Russie, il n'y avait presque pas de rapports commerciaux ; les quelques lignes ferroviaires communicantes n'opé-

raient pas sur la même largeur de rails, des routes n'existaient à peu près pas. A l'ouest également les rapports commerciaux avec l'Empire et le Commonwealth Britannique n'étaient guère aussi denses que ceux qui existaient entre les différentes parties de l'Europe. La guerre naturellement n'a pu qu'intensifier l'interdépendance des pays qui se sont vus assujettis à la domination directe ou indirecte de l'Allemagne.

Avant d'exposer nos idées pour une réorganisation de l'Europe, il semble indiqué de faire l'inventaire des changements révolutionnaires qui depuis la guerre ont largement transformé la structure économique du continent.

L'intégration économique et administrative de l'Europe :

C'est un fait que l'Europe sous la domination allemande est devenue, du point de vue économique et administratif, plus intégrée qu'elle ne l'a jamais été auparavant. Cinq points semblent mériter une attention toute spéciale si nous voulons déterminer les changements à la suite desquels l'Europe de 1944 se distingue de celle de 1939.

(1) Avant la guerre, l'Europe continentale (sans compter l'Angleterre, la Russie et la Turquie) avait reçu quarante pour cent des importations totales et contribué un peu moins aux exportations totales du commerce mondial. Au cours de la première Grande Guerre, la France, l'Italie, les pays nordiques et une grande partie des Balkans avaient toujours maintenu leur commerce outre-mer. Cette fois le blocus est total, le commerce que les quatre neutres : le Portugal, l'Espagne, la Suède et la Suisse furent autorisés par les deux parties belligérantes, à maintenir avec le monde extérieur est négligeable, se chiffrant à moins de cinq pour cent du commerce international.

Cet isolement de l'économie européenne a nécessairement amené des changements radicaux dans la structure de tous les pays. Théoriquement, les marchandises qui ne pouvaient plus partir furent converties pour suppléer à des besoins qui, auparavant dépendaient de l'importation. L'indépendance de tous les pays européens s'est par conséquent énormément intensifiée, et la valeur des produits échangés entre eux a augmenté de trente pour cent en moyenne. Des industries d'exportation ont été en partie converties à la production d'armements, en partie pour répondre des besoins civils nouveaux; mais une grande partie, surtout dans les pays occupés, fut tout simplement démantelée. D'autre part, les pays firent un grand effort pour s'assurer le minimum nécessaire de céréales. Si les différentes parties de l'Europe ont dû s'adapter mutuellement aux conditions changées, l'Allemagne se réservait naturellement la part du lion de tous les produits.

(2) Les pays plus ou moins directement sous la botte nazie durent adapter leur administration économique interne au modèle de l'économie de guerre allemande. L'Europe est devenue une unité administrative. La même machinerie bureaucratique applique essentiellement les mêmes lois et décrets partout. Ceci est particulièrement vrai en ce qui a trait à l'administration en matière de finance, de taxation, de main-d'œuvre, de contrôle du commerce et des changes extérieurs, en somme tous les contrôles exercés sur la production. Nous verrons plus loin que non seulement certaines techniques administratives, mais

la structure même de la société en Europe occupée fut en grande partie modelée d'après le système d'un corporatisme fasciste.

(3) L'intégration de l'économie européenne est particulièrement frappante dans le domaine des transactions monétaires. Dix-huit Etats règlent actuellement les paiements résultant de leur commerce extérieur, par l'entremise du « clearing multilatéral » de Berlin. Non seulement des pays éloignés l'un de l'autre comme la Norvège et la Grèce, mais aussi des voisins comme la Belgique, et la Hollande ou la Bulgarie et la Roumanie, doivent passer par cet office pour régler leurs comptes. Ainsi les Allemands se sont faits les banquiers de l'Europe, contrôlant toutes les transactions commerciales du continent. Une « renationalisation » de ces millions de comptes représentera une des difficultés presque insurmontables de l'après-guerre.

(4) Dans une économie dirigée, où l'échange des produits s'effectue moyennant des accords de troc entre des agences contrôlées par les gouvernements, les tarifs douaniers ne sont plus nécessaires pour diriger l'acheminement des marchandises. Ayant perdu leur utilité, ils ont été abolis en certains cas, en d'autres, diminués sensiblement. L'Europe de demain sera moins divisée par des frontières douanières que ne l'était celle de 1939.

(5) Ces mesures et d'autres encore furent imposées par les Allemands afin de contrôler et d'exploiter les ressources européennes de la façon la plus rationnelle pour les besoins de leur formidable machine de guerre. Un autre effet de cette exploitation sera le nivellement des différences entre les pays riches et pauvres du vieux continent. Un certain degré d'inflation inévitable engloutira une grande partie des réserves de capital. Personne ne saurait préciser dans le moment l'envergure exacte des tendances inflationnistes; mais le fait que les Alliés en Italie se virent amenés à établir la nouvelle parité de la lire par rapport aux monnaies anglo-américaines à dix-huit pour cent de la parité d'avant-guerre peut toutefois servir d'indication. Les pays les plus riches en capitaux auront plus à perdre dans ce procédé que les pays pauvres des Balkans.

L'Europe de 1945 ressemblera peu à celle de 1939. Sa structure économique sera changée de fond en comble, son administration aura été « rationalisée », — au bénéfice unilatéral de l'Allemagne, bien entendu. Nous sommes en face d'un système continental intégré d'économie dirigée, qu'il serait de toute façon impossible de désagréger du jour au lendemain. L'on ne peut prévoir la restauration d'une société prospère par un retour aux économies nationales indépendantes, telles qu'elles existaient avant la guerre. Plus que jamais une véritable solution aux problèmes économiques de l'Europe ne sera possible que sur une échelle supranationale, qui tiendra compte de l'interdépendance de ses nations et de l'unité fondamentale du vieux continent.

(à suivre)

RICHARD PIRQUET

LES REVUES

NOTES SUR LA POÉSIE : HÉMISPHERES

M. Yvan Goll, poète européen écouté, auteur d'ouvrages aussi remarquables que *Jean sans terre*, *Lucifer vieillissant*, *Elégies internationales* ou *Le Nouvel Orphée*, vient de fonder à New-York une revue bilingue entièrement consacrée à la poésie. Deux livraisons, la seconde double, sont parues¹.

Le premier numéro s'ouvre sur un poème de Saint John Perse : *Poème à l'étranger*. Qui connaît *Exil*, verra là des redites, mais trouvera encore le même luxe d'images, cette grande pulsation rythmique comme une grande marée, si particulière, et cet air raréfié des hautes cimes. L'auteur d'*Anabase* ne s'est pourtant guère renouvelé depuis *Exil* et ses poèmes subséquents (*Poème à l'étrangère*, *Pluies* — moins l'image très forte du premier vers : « Le banyan de la pluie prend ses assises sur la Ville... ») donnent fâcheusement l'illusion d'un *A la manière de...* laborieux. Un très intelligent texte de Caillois sur l'art de Saint John Perse fait suite. Il y a là du très bon et une tentative d'approche qui ne peut être que tentative, lorsqu'il s'agit d'un poète de cette hauteur et d'une œuvre que défendent si bien ses airs de catalogue de musée.

Vient ensuite la section américaine : George Barker, Chas. H. Ford, W. C. Williams, Kenneth Patchen, Dunstan Thompson, Parker Tyler. A la limite de l'inconscient, bien que très vigoureux de forme, les Barker sont très beaux. Puis ce sont des poèmes d'Yvan Goll, d'Alain Bosquet, des proses de Bosquet (*La poésie française continue*) et de Robert Label (*Notes sur la poésie en France depuis 1940*) puis, sous le titre *Où va la poésie*, une malicieuse juxtaposition d'un article d'André Breton : « Le seul mot de liberté est tout ce qui m'exalte encore », et d'un aveu, assez paysan du Danube, de Roger Caillois : « Je n'entends pas grand chose à la poésie... » *Elégie d'Ihpétonga* de Goll contient des vers très forts, qui rejoignent la réalité :

*Mais il faut des tonnes et des siècles d'eau
Pour écraser un souvenir de moule*

et de beaux accents humains :

*Je n'ai qu'un corps à assouvir
Mais quel labeur ! Que de lessives contre la sueur !
Deux seins toujours à vif : Patmos et Lesbos
Le désir de la sainteté la sainteté du désir*

C'est à la malédiction que Bosquet consacre son ode, malédiction de ce temps de misères et de chagrin :

(1) *Hémisphères*. Directeur : Yvan Goll. 136, Columbia Heights, Brooklyn 2, New York.

*Mon pays s'appelle exode;
 ma ville s'appelle torture;
 mon épouse s'appelle souffrance;
 ma maison s'appelle écroulement.*

Après les audaces de *Synopes*, les tentatives cosmiques de *L'image impardonnable*, Alain Bosquet s'humanise et revient aux grands thèmes : amour, colère de prophète, plainte de lamentateur, mort. Nous suivrons avec intérêt tout ce que ce jeune poète-casqué donnera, maintenant qu'il a fait au surréalisme systématique un adieu sans regrets. Une nouvelle vie commence. Les événements vont le mûrir et décanteront ce que le surréalisme lui a appris, pour n'en retenir que les éléments éternels, magie verbale, inconscience consciente, hardiesse, écartèlement des formes, raccordement des divers mondes.

La seconde livraison (No 2 et 3) est consacrée aux tropiques, ces pays mystérieux qui ont toujours exercé sur les poètes un attrait singulier, d'ailleurs justifié, peut-être précisément par leur caractère de surréalité, tellement la nature semble constamment chercher à s'y dépasser. L'animal y est hors-cadre; la fleur monstrueuse; le fruit, mortel ou délicieux.

André Breton, sous le titre *Un grand poète noir*, nous présente Aimé Césaire, de la Martinique, selon lui, le plus grand poète français vivant. Il m'inquiète un peu, toutefois, soit dit en passant de lire ailleurs que Césaire professe la même opinion de Breton ! Ce texte de Breton n'en est pas moins de la grande et royale prose, comme on n'en écrit peu aujourd'hui.

Goll y parle de Cuba « corbeille de fruits » en une prose savoureuse et colorée. Claire Goll a écrit, avec *Blanchisserie chinoise*, un poème en prose d'une sensibilité et d'une nostalgie profondes. Des poèmes d'Yvan Goll, de Charles Duits, jeune surréaliste de 18 ans, d'Alain Bosquet et de Jean Malaquais, dont le *Journal de guerre* est un document humain formidable, (ses poèmes *raurent le vif* avec la même cruauté et la même force), de Nicolas Guillén et d'Emilio Ballagas, deux poètes représentatifs de l'École afro-cubaine; des proses de Roger Caillois, Henry Miller, Ramon Sartoris, ainsi que des dessins d'André Masson, très influencés par des visites de serres tropicales, font que ce numéro double serait tout entier à commenter.

Ceux qui aiment la poésie verront, dans ce périodique, ses plus récents développements et la consécration, sous forme d'œuvres réussies, des audaces qui ont le mieux subi l'épreuve du temps.

MARCEL-RAYMOND

François Mauriac

Le jeune homme

Le livre le plus brûlant qu'ait publié le grand romancier.

Commencements d'une vie

Personne n'a su présenter comme Mauriac les impressions premières de l'enfant, de l'adolescent et du jeune homme.

Chaque volume : \$ 0.70; par la poste : \$ 0.75

Livres parus en Suisse en 1943

LE CAHIER
DES PRISONNIERS

Ce livre réunit des textes (essais, poèmes, journaux de captivité, romans et nouvelles) rédigés par des écrivains français prisonniers en Allemagne.

Prix : \$ 1.50; par la poste : \$ 1.60

ANDRE ROUSSEaux

Le Prophète Péguy

L'un des plus grands critiques français écrit la première étude d'ensemble de l'œuvre de Péguy.

Prix : \$ 0.75; par la poste : \$ 0.80

Collection

Art vivant

dirigée par Maurice Gagnon

Chaque volume contient vingt reproductions

Prix de chaque volume : \$ 0.80

1

PELLAN

par MAURICE GAGNON

2

BORDUAS

par ROBERT ELIE

3

ROBERTS

par JACQUES DE TONNANCOUR

4

LYMAN

par PAUL DUMAS

Suivront

MORRICE par *John Lyman*

MANIFESTE SUR LA PEINTURE AU CANADA par
Henri Girard

AVENIR DE L'ARCHITECTURE CANADIENNE par
Marcel Parizeau

PLAIDOYER POUR L'ART MODERNE par *François
Hertel*

L'AMERIQUE LATINE

traduction de
INSIDE LATIN AMERICA

par

John Gunther

L'Amérique latine et le premier ouvrage de quelque importance publié au Canada français sur les vingt Républiques situées au sud des Etats-Unis dans l'hémisphère occidental. L'Amérique Centrale et l'Amérique du Sud sont encore pleines de mystère pour les habitants de l'Amérique du Nord. Sauf deux ou trois pays sur lesquels nous avons des notions du reste assez vagues, nous ne connaissons pas ce monde que les circonstances rapprochent graduellement du nôtre.

Voici un livre qui en révèle, dans le style vivant du reportage, les multiples aspects. Quand on l'a lu, on a l'impression d'avoir accompagné l'auteur dans son voyage et de posséder une connaissance personnelle de chacun des pays de l'Amérique latine.

Volume de plus de 500 pages, bourré de faits, d'aperçus historiques, d'études sociales, économiques et politiques, de considérations relatives à la défense de l'hémisphère et de conclusions de toutes sortes, traduit dans une langue correcte et facile, qu'on lira avec autant de profit et d'intérêt que de plaisir.

Prix: \$3.00; par la poste: \$3.25
Edition numérotée sur vergé Byronic: \$10.00

ANDRE MAROSELLI

Sénateur de la Haute-Saône

Des prisons de la Gestapo à l'exil

Le récit d'une évasion extraordinaire

Collection **France Forever**: \$1.00; par la poste: \$1.10

COMTE SFORZA

Demain, il faudra faire grand

Pour un rapprochement franco-italien après la guerre.

Collection **Problèmes actuels** : \$ 0.35

Edition numérotée sur vergé Byronic : \$ 0.75

sur Japon : \$ 1.25

DON

D'UN AMI

L'ÉPARGNE

EN TEMPS DE GUERRE

La guerre vous aura apporté des conditions de vie différentes de celles auxquelles vous étiez habitués au temps de paix. La guerre vous aura aussi apporté des conditions d'existence différentes de celles que vous avez connues. La nécessité de maintenir la production à son maximum aura réduit le chômage, vous aura permis de toucher des salaires plus élevés et vous aura apporté une plus large mesure de prospérité. Mais n'oubliez pas qu'après la guerre il faudra vous réadapter aux conditions du temps de paix. Permettez-moi de vous donner un conseil. Profitez des tristes années que nous traversons, mais qui vous procurent plus d'avantages matériels, pour vous bien préparer à faire face à l'après-guerre. L'un des meilleurs moyens qui s'offre à vous est d'économiser. L'épargne est une discipline morale dont les effets sont salutaires. Profitez des circonstances qui s'offrent à vous de préparer aujourd'hui les jours difficiles qui suivront l'avènement de la paix. Il ne faut pas que vous finissiez cette guerre dans une situation sociale moins stable que celle qui existait au moment où vous y avez été plongés. Commencez dès maintenant à étudier les problèmes qui ne manqueront pas de se poser lorsque nous aurons vaincu l'ennemi. Les problèmes qui vous intéressaient en temps de paix n'ont pas encore été complètement résolus, je le sais. La discipline que vous aurez acquise au cours de la guerre devrait vous servir efficacement quand viendra le moment d'envisager les importantes questions dont vous avez le droit d'espérer la solution. Si vous êtes parfois tentés de trouver vos conditions de travail dures, songez que le prix de votre labeur est votre liberté. Le moment viendra bientôt pour nous de prendre l'offensive pour aller écraser en Allemagne les armées d'Hitler. Pour cette grande offensive qui ne saurait tarder bien longtemps, il nous faudra de formidables réserves de matériel. Pour cela il faudra que le Canada en plus d'être le grenier de l'Empire, soit aussi l'arsenal de l'Empire. Lorsque s'écrira l'Histoire, le travailleur y aura mérité une place de choix.

Major-Général, l'honorable L.-R. LaFlèche, D. S. O.

Ministre des Services nationaux de guerre.

VIENT DE PARAÎTRE

**LE PREMIER VOLUME
DE L'ÉDITION DÉFINITIVE
D'UNE OEUVRE INDISPENSABLE**

Histoire du Canada

par

F.-X. GARNEAU

La nouvelle édition de l'*Histoire du Canada* de F.-X. Garneau, soigneusement revue par le petit-fils de l'auteur, M. Hector Garneau, se distingue de toute façon des éditions publiées à Paris. Le texte adopté est celui de la quatrième édition de 1882. Il comporte non seulement la suppression des passages périmés, mais encore des additions qui font suite au récit, certains redressements qui s'imposaient. D'autre part, les notes et les appendices sont remplacés par de brèves références et une bibliographie mise à jour, où figurent avec avantage les meilleurs livres des historiens et des érudits canadiens.

Cette réédition s'adresse au grand public à la fois et aux élèves de nos maisons d'enseignement secondaire et supérieur.

**ÉDITION EN PLUSIEURS VOLUMES
FORMAT BIBLIOTHEQUE**

*Un tirage sur beau papier pour les souscripteurs
On peut souscrire dès maintenant à la série
chez son libraire ou chez l'éditeur*

Les autres volumes suivront à raison de un volume par mois.

Vient de paraître

**CONNAISSANCE
DU
PERSONNAGE**

ou

COMMENT LIRE LES ROMANS

par

ROBERT CHARBONNEAU

auteur de

Ils posséderont la terre

roman psychologique qui obtint le troisième

Prix David 1942

Le créateur de Ly Laroudan, d'Edward et de Dorothy Wilding étudie les ressorts cachés du roman et de la vie des personnages dans les grands romans.

Prix: \$1.25; par la poste: \$1.35

La deuxième édition de

Ils posséderont la terre

paraîtra prochainement

Prix: \$1.25; par la poste: \$1.35